



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

NOVEMBRE 1850.

11^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

Cinquième Partie.

CHAPITRE VI.



E temps était passé où Napoléon, ce maître du monde, faisait les honneurs du vieux palais de François Ier à ceux qu'il avait dotés d'une couronne! Il n'y rentrait, lui, que pour y déposer la sienne. Cette fois, les splendides appartements d'honneur restent fermés. Les officiers de sa maison civile et militaire occupent, dans la cour du *Chaval blanc*, les modestes logements qu'on leur a préparés à la hâte; pendant ce temps, les troupes que Napoléon ramène de la Champagne arrivent par la route de Sens; elles ont fait

plus de cinquante lieues en moins de deux jours! Les débris des corps qui ont défendu la capitale continuent de se presser sur la route de Fontainebleau. Les soldats sont animés d'un enthousiasme qui tient de la frénésie. Les acclamations retentissent dans les bataillons qui ont vaincu à Arcis-sur-Aube, à Saint-Dizier, et dans ceux qui ont courageusement combattu à Romainville et à Montmartre. Napoléon délibère s'il ne se retirera pas derrière la Loire, ou s'il ne tentera pas de reprendre Paris. Ce second projet lui semble préférable. Il est bien plus dans son caractère de tenter le sort des armes que de s'en remettre aux chances des négociations. Le lendemain, l'aube du jour le trouve encore occupé d'un plan d'attaque qu'il a mûri la nuit, lorsque les nouvelles de ce qui s'est passé dans la matinée du 31 mars lui donnent à penser que sa position est plus désespérée qu'il ne l'a jugé d'abord; toutefois il n'en continue pas moins de concentrer ses forces autour de Fontainebleau. Le duc de Raguse établit son quartier général à Essonne; le duc de Trévise, à Menneoy; les bagages et le grand parc d'artillerie sont échelonnés autour de

la forêt; Lefebvre, Ney, Macdonald, Berthier et les autres maréchaux rejoignent successivement le quartier général impérial. Napoléon est encore au milieu d'une armée fidèle et animée du plus saint des fanatismes, l'amour de la patrie! Il apprend aux maréchaux qui l'entourent les événements de la capitale, mais il leur recommande expressément de les cacher à leurs troupes, dans la crainte que ces nouvelles ne viennent à les décourager. Puis il ordonne que la vieille garde soit rassemblée dans la cour du palais: il veut la passer en revue.

Cette parade a quelque chose de plus solennel encore que d'habitude. Napoléon fixe avec complaisance ses regards sur ces braves qui ont gagné tant de batailles sous ses ordres. En entendant ses vieux grenadiers le saluer de leurs acclamations accoutumées, il ne se croit pas encore abandonné de la fortune. Il pense qu'une journée comme celle de Marengo, d'Austerlitz ou de Wagram, peut lui rendre sa capitale et anéantir l'orgueil de ses ennemis.

— Tout n'est pas fini, dit-il au maréchal Lefebvre en lui prenant le bras; Caulaincourt s'est trompé. Tout le monde se trompe ici, ajoute-t-il en jetant un regard furtif sur les maréchaux qui l'accompagnent; c'est à moi de dire la vérité à ces braves gens, à ceux qui ont encore foi en leur empereur. Duc de Dantzick, faites former le carré!

Sur un mot de ce maréchal, transmis par ses aides de camp, le mouvement s'exécute. Les officiers sortent des rangs et viennent se ranger en cercle autour de l'empereur. Un long roulement de tambours se fait entendre; d'un signe de la main, Napoléon l'interrompt: le plus profond silence s'établit. Alors, d'une voix claire et sonore, s'adressant à ceux qui l'entourent:

— Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde! dit-il, l'ennemi nous a dérobé trois marches; il s'est rendu maître de Paris; il faut l'en chasser.

Ici un bourdonnement sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre; les yeux de Napoléon flamboient; il reprend avec plus de véhémence:

— D'indignes Français, des émigrés, auxquels nous avons pardonné, ont arboré la cocarde blanche et se sont joints à nos ennemis. Les lâches! ils recevront le prix de ce nouvel attentat!

— Oui ! oui ! s'écrient les officiers en portant la main sur la poignée de leur sabre.

Napoléon reprend avec un éclat de voix extraordinaire :

— Jurons de vaincre ou de mourir et de faire respecter cette cocarde tricolore qui, depuis vingt ans, nous a constamment trouvés sur le chemin de la gloire et de l'honneur ! Dans peu de jours nous marcherons sur Paris ! Soldats de ma vieille garde ! votre empereur compte sur vous !

Si l'on songe au dévouement sans bornes que la garde professait pour Napoléon, on ne sera pas surpris que ces derniers mots, prononcés d'un ton élevé, aient produit un mouvement électrique, un enthousiasme qui tenait du délire. Officiers et soldats s'écriaient avec des trépignements frénétiques :

— A Paris ! à Paris !... vive l'empereur !... Mort aux traîtres !

Mais la plupart des chefs ont gardé le silence ; leur fidélité est déjà chancelante. Napoléon ordonne que sa harangue soit mise à l'ordre de l'armée, et rentre au palais suivi du duc de Bassano, le seul ministre qui soit resté auprès de sa personne. A peine s'est-il retiré dans son cabinet que vingt combinaisons plus hardies les unes que les autres se meuvent dans sa pensée. Quinze ans plus tôt, il en eût profité avec cette spontanéité, cette confiance, qui caractérisaient son génie militaire ; mais depuis quinze ans les circonstances ont changé ; la dignité de souverain a glacé les inspirations du grand capitaine ; il compte toujours sur le dévouement de son armée, mais il existe entre elle et lui des intermédiaires dotés de noms illustres. Ses lieutenants sont tous princes ou ducs ; chaque maréchal est une victoire personnifiée, et Napoléon s'est habitué à marcher entouré de ces trophées vivants. Erreur fatale ! comme si sa gloire personnelle n'eût pas suffi ! comme si, pour éclairer le monde, le soleil avait besoin de satellites, qui ne brillent que de sa propre lumière ! Si, mieux inspiré, il n'eût pas perdu de précieux moments en vains projets, et eût fait un appel aux jeunes généraux qui l'entouraient ; s'il eût, comme le grand Condé au siège de Fribourg, jeté un bâton de maréchal par-dessus les murs de Paris, cette capitale serait devenue le tombeau des trois cent mille étrangers qui en prostituaient l'enceinte !

Les maréchaux n'ignoraient pas que le duc de Vicence était resté à Paris pour renouer, avec les puissances alliées, des négociations tant de fois entamées et rompues depuis le commencement de la campagne. Aussi, avec quelle curiosité n'écoutaient-ils pas les rapports des émissaires qui se succédaient sans cesse à Fontainebleau ! Leur anxiété s'accrut encore lorsqu'ils eurent connaissance de la manifestation royaliste qui avait eu lieu dans la capitale. Aux chuchotements discrets succédèrent les réflexions amères, puis d'inconvenantes récriminations faites à haute voix ; enfin on déclara qu'on ne marcherait pas sur Paris. Dès lors, Napoléon n'avait plus de généraux, il ne lui restait que des soldats.

Ce n'était qu'à six heures du matin que le duc de Vicence, à travers mille entraves, avait pu parvenir jusqu'à Bondy, où l'empereur Alexandre avait établi son quartier général. Ce prince, qui avait conservé du grand écuyer de Napoléon un souvenir d'estime, l'accueillit avec bienveillance ; mais il teta de police, et de Chabrol, préfet de la Seine, lui avaient apportées ; il était en outre très-occupé de son entrée dans la capitale, qui devait avoir lieu dans quelques heures ; il se borna donc à lui dire d'un ton de reproche amical :

— Il est bien temps de venir, maintenant qu'il n'y a plus de remède ! Je ne puis vous entretenir à présent, j'ai trop à faire. Retournez à Paris, je vous y verrai.

Ces paroles avaient laissé quelque espoir au duc de Vicence, qui attendait avec anxiété les événements de la journée.

L'empereur Alexandre et le roi de Prusse firent leur entrée dans la capitale. Les armées combinées défilèrent sur les boulevards, garnis d'une population curieuse de voir cet assemblage d'hommes de tant de nations différentes. A cette

curiosité de contempler un spectacle si nouveau, se mêlait, dans le peuple, un sentiment de tristesse et de stupeur. Par un contraste vraiment inconcevable, des femmes jeunes et parées agitaient à quelques fenêtres des mouchoirs blancs et saluaient les alliés du titre de *libérateurs* ! Des groupes de royalistes, qui, dans la matinée, s'étaient promenes à cheval, précédaient et suivaient les souverains étrangers, en cherchant, par des démonstrations bruyantes, à leur donner le change sur l'état de l'opinion. Il n'y avait plus ni administration ni police : le pavé appartenait pour ainsi dire au premier occupant ; les agents de la famille déchue s'en emparèrent. A six heures du soir, le même jour, le czar prit possession des appartements que M. de Talleyrand lui avait fait préparer dans son hôtel de la rue Saint-Florentin. Au lieu de suivre Marie-Louise sur la Loire, le prince de Bénévent s'était fait arrêter à une barrière et ramener à Paris pour en mieux faire les honneurs aux alliés.

Alexandre, d'un caractère généreux, quoiqu'un peu dissimulé, n'avait qu'une seule préoccupation : celle d'assurer ce qu'il appelait la paix du monde. Il avait déjà recueilli de madame Krudner certaines idées mystiques qui lui avaient fait croire que sa mission providentielle était, ici-bas, de remplir le rôle de pacificateur de l'univers. A peine fut-il installé que, d'accord avec le roi de Prusse, qui était venu le joindre dans la soirée, il tint un conseil auquel assistèrent le duc d'Alberg, le comte Nesselrode, M. Pozzo di Borgo, les princes de Schwartzemberg, de Lichtenstein et M. de Talleyrand, tous ennemis déclarés de Napoléon.

Trois questions furent alors posées : 1o faire la paix avec Napoléon, en demandant toute espèce de garanties contre lui ; 2o établir une régence ; 3o rappeler la maison de Bourbon. M. de Talleyrand prit la parole. Il signala ce qu'il appelait les inconvénients du maintien de Napoléon ; il combattit également la régence, qui ne serait, dit-il, que le règne de Napoléon *déguisé*. Le rétablissement de la maison de Bourbon lui parut la seule résolution qui pût être acceptée généralement.

— Quels moyens emploieriez-vous ? lui avait demandé Alexandre.

— Sire, les autorités constituées.

Mais quelles autorités ? avait répliqué le czar avec étonnement ; toutes sont dispersées.

— Pardonnez-moi, sire ; le sénat est en nombre suffisant, ainsi que le corps législatif (ce n'était pas vrai). Une fois que le sénat se sera prononcé, la France suivra sa volonté. Sire, je me fais fort du sénat.

Le baron Louis, introduit dans le conseil, ayant employé contre Napoléon des expressions plus ardentes que celles dont M. de Pradt, qu'on y avait fait appeler, s'était servi, le czar lui fit cette observation d'un ton sec :

— Cependant, M. le baron, l'empereur Napoléon n'est pas mort, même *politiquement* !

— Oh ! sire, avait répondu l'ex-abbé, c'est un cadavre ; seulement il ne sent pas encore.

— Eh bien ! avait répliqué l'empereur Alexandre après un silence, je déclare que je ne traiterai plus avec lui.

— Mais, sire, Napoléon se trouve seul exclu par cette déclaration, qui n'atteint pas sa famille, objecta M. de Talleyrand.

— Ajoutez : *ni avec aucun des membres de sa famille*, dit froidement le czar.

Maître du terrain, le prince de Bénévent prit la plume et rédigea un projet de déclaration. Le sénat, habitué à obéir aveuglément, s'assembla le 1er avril sous la présidence de M. de Talleyrand, et accepta un gouvernement provisoire ainsi composé : le prince de Bénévent, président ; le général Beurnonville, M. de Jaucourt, le duc d'Alberg et l'abbé Montesquiou. M. Laborie leur fut adjoint comme secrétaire. Le même soir, et sans délibérer, le corps législatif avait adopté l'article suivant : « Considérant que Napoléon Bonaparte a

violé le pacte constitutionnel, adhère à l'acte du sénat qui déclare sa déchéance, ainsi que celle des membres de sa famille." En moins de trois jours l'empire avait croulé.

Dix-huit lieues séparaient M. de Caulaincourt de Napoléon, il les franchit en cinq heures, et à trois heures du matin il était à Fontainebleau. Pendant ce temps, Napoléon s'était livré tout entier à ses dispositions militaires. Le mouvement des troupes avait commencé. C'est sur la capitale qu'il veut décidément marcher; il espère que le bruit du canon réveillera l'amour-propre national. Il s'est couché bercé par de glorieuses illusions; depuis quelques heures il repose dans la sécurité du succès. L'aide de camp de service l'éveille et lui annonce l'arrivée du duc de Vicence; ce dernier est introduit sur-le-champ.

— Eh bien! Caulaincourt, avez-vous vu l'empereur de Russie?... Quelle nouvelle!

— Sire, tout n'est pas perdu.

— Ah! ah! s'écria Napoléon, je savais bien qu'ils y regardaient à deux fois.

— Sire, poursuivit le duc, j'ai obtenu de l'empereur Alexandre des paroles satisfaisantes: il y a en ce moment dans le conseil des souverains alliés un retour favorable aux intérêts de Votre Majesté. Le parti des Bourbons a perdu tout le terrain qu'il avait conquis; mais... sire... un sacrifice, un grand sacrifice est demandé à Votre Majesté....

— Un grand sacrifice, dites-vous? répète Napoléon en se dressant avec vivacité sur son lit; et... quel est ce sacrifice?...

— Sire... l'abdication de Votre Majesté, répondit le duc d'un ton très-ému.

— Mon abdication! s'écrie l'empereur avec une singulière inflexion de voix. Allons donc, Caulaincourt, vous vous trompez! c'est impossible! Vous avez mal compris!

— Pardonnez-moi, sire; les souverains alliés l'exigent, et... je viens, de leur part, la demander à Votre Majesté.

— C'est impossible, vous dis-je! s'écrie de nouveau Napoléon.

Et ses regards restent fixes, les traits de son visage se contractent, ses lèvres pâlisent, ses mains sont agitées par une crise nerveuse; il ne peut plus parler, l'indignation le suffoque. Caulaincourt, debout et au chevet de son lit, répète, les yeux baissés et d'un ton presque suppliant:

— Votre abdication, sire; elle est nécessaire.

Tout à coup, rompant le silence qui a régné un moment, Napoléon reprend d'une voix éclatante:

— Ils me demandent mon abdication... à moi!... Ignorant-ils donc que je suis ici à la tête de cinquante mille hommes, et que c'est plus qu'il ne me faut pour les exterminer?... Mes, ce n'est qu'un contre cinq! Les ai-je jamais battus autrement?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

— Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!... Mais, ment?... Toutes les chances sont encore pour moi!...

A l'heure ordinaire de la parade, Napoléon descendit dans la cour du Cheval blanc. Après le défilé, qui eut lieu comme de coutume, les principaux officiers de l'armée le reconduisirent dans son appartement; les princes de Neufchâtel et de la Moskowa, les ducs de Dantzick, de Reggio, de Tarente, de Bassano, de Vicence, le comte Bertrand et plusieurs autres entourèrent l'empereur; quelques-uns lui firent de respectueuses observations sur le projet qu'il avait de marcher sur la capitale. Napoléon les écouta en silence. Un coup d'œil lui avait suffi pour juger de leurs dispositions. C'en est assez pour lui: il abdiquera, mais en faveur de son fils et de l'impératrice régente.

— Messieurs, dit-il en passant subitement de la plus violente exaspération au calme le plus stoïque, attendez!

Il entre précipitamment dans son cabinet, se jette devant son bureau et écrit l'acte suivant:

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France, et même la vie, pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'impératrice, et du maintien des lois de l'empire.

« Fait en notre palais de Fontainebleau, le 14 avril 1814.»

Après dix minutes, il revient tranquillement dans la galerie, et présente lui-même aux maréchaux son acte d'abdication en leur disant avec indifférence:

— Voilà, messieurs: j'espère que vous serez contents.

Et d'un geste plein de dignité il les congédie.

Les maréchaux Ney, Macdonald et le grand écuyer sont chargés par Napoléon d'aller porter cet acte à Alexandre. Chemin faisant, ils doivent prendre et s'adjointre Marmont, dont le quartier général est toujours resté à Essonne.

Le colonel Gourgaud était allé, dans la matinée, porter des ordres au duc de Raguse; il revint en toute hâte d'Essonne, et annonça que le maréchal avait quitté son poste; qu'il avait traité avec l'ennemi; que ses troupes, mises en mouvement par des ordres inconnus, traversaient en ce moment les cantonnements des Russes, et que Fontainebleau restait à découvert.

Cette nouvelle causa à Napoléon une sorte d'éblouissement; il n'y voulait pas croire; ses idées se heurtaient, et il ne cessait de répéter ces mots d'un accent concentré:

— Marmont n'a jamais manqué à l'honneur!... Marmont ne saurait se déshonorer ainsi!... Marmont est mon frère d'armes!...

Mais bientôt il ne lui fut plus possible de douter de la défection du maréchal; alors son regard devint fixe, il s'assit, et resta plongé dans de sombres pensées:

— Lui! mon enfant! mon élève! répéta-t-il encore en appliquant ses deux poings fermés sur son front brûlant. Un trait pareil de la part de celui avec qui j'ai partagé mon pain! L'ingrat!... Il sera plus malheureux que moi!

Depuis quelques jours, trop de cruels sentiments avaient déchiré le cœur de Napoléon pour qu'il ne sentit pas le besoin de les épancher. C'est à l'armée, c'est à sa garde qu'il veut confier de telles douleurs. Il prend la plume, et, en proie à une agitation fébrile, il écrit:

« Ordre du jour. Fontainebleau, le 5 avril 1814.

« L'empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui a témoigné, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général: c'est son honneur, sa religion. Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons d'armes: il a passé aux alliés! L'empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche; il ne peut accepter la vie et la liberté de la main d'un sujet.

« Le bonheur de la France paraissait être dans la destinée de l'empereur. Aujourd'hui que la fortune est décidée

contre lui, la volonté de la nation seule pouvait le dissuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il doit se considérer comme le seul obstacle, il fait volontiers ce dernier sacrifice à la France. Il a, en conséquence, envoyé le prince de la Moskowa et les ducs de Tarente et de Vicence à Paris, pour entamer les négociations à ce sujet. L'armée peut être certaine que le bonheur de l'empereur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la patrie !"

Puis il dépêche un officier d'ordonnance au général Belliard, afin qu'il couvre sur-le-champ Fontainebleau par quelques escadrons ; mais déjà le maréchal Mortier a fait renforcer toute la ligne.

Pendant ce temps Paris est plongé dans la plus vive inquiétude. A chaque instant les bruits les plus alarmants sur les dispositions de Napoléon circulent : on dit qu'avant vingt-quatre heures un grand mouvement s'opérera, que toute la garde impériale, les corps de Macdonald, d'Oudinot, de Marmont, de Mortier, réunis, doivent faire une trouée dans la capitale pour punir les traîtres et récompenser les braves qui auront délivré la patrie. Des fenêtres de l'hôtel Talleyrand on peut voir, par les dispositions militaires des alliés, que ces craintes ne sont pas sans fondement. Les troupes étrangères ont été massées dans les Champs-Élysées et sur les quais ; des canons sont braqués sur tous les points ; on craint à chaque instant une catastrophe. Qu'on juge de la stupeur de ceux qui ont pris part à la déchéance de Napoléon ! Que de repentirs secrets ! Les royalistes n'élèvent plus aussi haut leurs cris et leurs prétentions ; ils ne s'enorgueillissent plus d'avoir proclamé leurs princes légitimes. On s'entasse dans les salons de M. de Talleyrand pour avoir des nouvelles ; c'est sur ces entrefaites que les plénipotentiaires de Napoléon sont introduits chez l'empereur de Russie, qui les reçoit avec une bienveillance marquée. Ceux-ci reproduisent avec force les arguments que le duc de Vicence a déjà fait valoir. Alexandre, loin de repousser leurs prétentions, écoute avec intérêt la lecture des articles que Caulaincourt a rédigés d'avance ; puis, prenant à son tour la parole, il commence par faire un éloge pompeux de l'armée française et de ses chefs.

— Quant à Napoléon, continue-t-il, j'ai été son admirateur et son ami ; mais c'est lui qui, le premier, m'a déclaré la guerre. Vous savez les pertes cruelles que j'ai essayées. L'incendie de ma capitale !... je ne le reproche pas à l'armée française, elle y a été étrangère ; cependant l'agression de Napoléon n'en a pas moins été la cause. Je n'en tirerai pas vengeance, je respecterai Paris. Le sort des armes m'a été favorable ; je n'en veux profiter que pour assurer le repos de l'Europe. Napoléon est malheureux, il n'est plus mon ennemi ; je lui rends mon amitié. Les Bourbons me sont indifférents, je ne les connais pas ; l'opinion s'est manifestée pour eux, le sénat, les autorités, le peuple enfin. Cette fois, messieurs, vous venez trop tard.

— Sire, répond Macdonald, nous n'avons pu venir plus tôt, retenus que nous étions par les opérations de la guerre.

— J'en suis persuadé, réplique Alexandre.

— Sire, l'empereur Napoléon ne nous a point autorisés à traiter du sort qu'en lui réserve, continue le maréchal.

— Cela ne m'étonne pas, répond Alexandre avec une triste admiration ; mais, en définitive, la régence ne serait jamais faite que Napoléon derrière un échafaudage de gouvernement qu'il dévorante activité, son ambition. Il viendra un beau jour se mettre à la place de cette régence qu'il invoque, une guerre générale recommencera, et l'Europe sera encore troublée. Comment faire ?

— Sire, dit M. de Caulaincourt en terminant, la régence n'a pas eu de défenseurs ; Votre Majesté l'a jugée et condamnée par défaut ; c'est à votre justice, sire, à votre magnanimité que l'armée française appelle de ce jugement.

De dernier augment paraît faire une vive impression sur le czar. La crainte d'une guerre civile, d'une guerre d'exter-

mination, qui pour lui est la chose qu'il redoute le plus, le fait réfléchir. La conversation reprend un cours favorable, lorsqu'un aide de camp du czar entre précipitamment et lui remet un message en prononçant quelques paroles en russe. Alexandre s'est empressé d'ouvrir la dépêche. . . . C'est l'annonce de la défection de Marmont. L'expression du visage du czar a changé tout à coup ; il s'est opéré comme un revirement dans ses manières et dans son langage.

— Mais, messieurs, dit-il aux maréchaux avec un accent de reproche, vous faites sonner bien haut la volonté de l'armée, et cependant vous ne pouvez ignorer que les troupes du duc de Raguse ont passé de notre côté. D'autres corps sont dans les mêmes dispositions, je le sais : on est las de la guerre.

— Sire, réplique Caulaincourt, atterré par la nouvelle, pouvait-on prévoir qu'un *malentendu* ferait partir d'Essonne les troupes de M. le maréchal de Raguse ?

Entraîné par l'éloquence chaleureuse avec laquelle Macdonald et Caulaincourt ont plaidé la cause de la régence, Alexandre ne trouve d'autre moyen pour s'en tirer qu'un faux-suyant.

— Messieurs, dit-il après un silence, je ne suis pas seul dans cette grave affaire : il me faut prendre l'avis de Sa Majesté le roi de Prusse. J'ai promis à mes alliés de ne rien faire sans les consulter. Bientôt vous connaîtrez ma dernière résolution.

Et il les congédia avec beaucoup d'affabilité. L'entrevue avait duré plus de trois heures.

Le lendemain, à onze heures du matin, les plénipotentiaires achevaient de déjeuner chez le maréchal Ney, lorsqu'un aide de camp de l'empereur Alexandre vient les prévenir que son maître les attend. Ils arrivent chez le czar avec une inquiétude qu'ils cherchent à surmonter. Alexandre les reçoit avec la même bienveillance que la veille ; mais maintenant que l'armée semble abandonner la cause de Napoléon, la question a totalement changé de face, le temps des ménagements est passé : l'abdication en faveur de la régente et de son fils ne suffit plus à un ennemi rassuré. Le czar déclare aux plénipotentiaires qu'il faut que Napoléon et sa dynastie renoncent absolument au trône.

— Il n'a jamais voulu la paix, ajoute-t-il ; chacun sait qu'il ne peut y avoir de repos à espérer avec lui. L'armée ne saurait s'obstiner à garder un chef qui ne sait pas sacrifier sa passion favorite au bien de la patrie. Mes alliés et moi ne voulons, aujourd'hui, que ce que le vœu national a déjà proclamé. Je vous déclare donc que nous ne recevrons de Napoléon qu'une abdication absolue. Mais n'importe, ajouta le czar, assurez-le qu'il sera traité d'une manière digne du rang qu'il a occupé ; dites-lui que s'il veut venir habiter mes États, il y sera bien reçu ; sinon, il aura l'île d'Elbe ou autre chose.

Les plénipotentiaires se résignèrent à porter à Fontainebleau la nouvelle décision des puissances alliées.

Après avoir veillé une grande partie de la nuit dans son cabinet, Napoléon avait pris le matin un peu de repos ; il n'était pas sorti du palais et était resté constamment assis dans l'embrasure d'une croisée qui avait vue sur la pièce d'eau. Son teint était plombé, sa toilette se faisait remarquer par un désordre qui n'était pas dans ses habitudes. Il tenait machinalement dans ses mains un volume simplement relié, le *Précis des Guerres de César*, lorsqu'un officier du palais entr'ouvrit doucement la porte :

— Qu'est-ce ? demanda Napoléon.

— Sire, c'est monseigneur le duc de Vicence avec Leurs Eminences les maréchaux le prince de la Moskowa et le duc de Tarente.

Il se leva et alla au-devant d'eux. Le duc de Vicence parle le premier. Il raconte comment la défection de Marmont a dû changer toutes les combinaisons diplomatiques ; comment Fontainebleau a cessé d'être une position militaire ; enfin, ce n'est plus de Napoléon qu'on ne veut pas, c'est de

ment dans tous les membres. Il essuie son front, qu'inonde une sueur glaciale, et il se lève.

— Messieurs, dit-il d'une voix vibrante, je sais maintenant à quoi m'en tenir ; je veux être seul. Vous, M. le duc de Vicence, restez.

Et quant le dernier des maréchaux a dépassé la porte, il lacère avec une colère concentrée le mouchoir de batiste qu'il tient à la main, en disant à Caulaincourt :

— Vous le voyez ! ces gens-là n'ont, pour la plupart, ni cœur ni entrailles. Je leur ai parlé de ma femme, je les ai implorés pour mon fils : rien ! Oui, je cède, parce que je suis vaincu ; mais ce n'est pas par la fortune, c'est par l'égoïsme et l'ingratitude de ceux pour qui j'ai tout fait. Oh ! c'est hideux ! Je leur pardonne, mais l'histoire sera moins généreuse que moi.

Et en prononçant ces mots, il se laisse tomber comme anéanti dans le fauteuil qui est devant son bureau, prend une plume, et écrit le nouvel acte d'abdication qu'on attend ; il le formule ainsi :

“ Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses enfants, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

“ Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814. ”

Après y avoir apposé sa signature, il le lit à Caulaincourt.

— Est-ce cela ? lui demande-t-il ensuite.

Le duc de Vicence n'avait pris aucune part aux débats qui venaient d'avoir lieu. Il avait écouté dans une sorte de recueillement l'empereur, si noble, si grand, s'adressant en vain à l'honneur, à la reconnaissance de ses lieutenants. Le cœur brisé, il ne put répondre que ces mots d'une voix entrecoupée :

— Sire, il n'y a rien dans l'histoire qui puisse être comparé au sacrifice que fait en ce moment Votre Majesté.

J'abdique et ne cède rien, réplique Napoléon d'un ton bref ; faites appeler Ney et Macdonald.

Ces deux maréchaux introduits, Napoléon fait répéter par le prince de la Moskowa tout ce que l'empereur Alexandre lui a dit en dernier lieu. Le duc de Tarente parle ensuite dans le même sens.

— Je sais, mon cher maréchal, tout ce que vous avez fait pour moi dans cette circonstance, dit à son tour Napoléon ; je sais avec quelle chaleur vous avez plaidé la cause de mon fils, de l'armée ; mais puisqu'ils exigent mon abdication pure et simple, la voilà. C'est vous, M. le prince de la Moskowa, avec Caulaincourt, que je charge, cette fois encore, de mes pouvoirs. Vous irez défendre les intérêts de ma famille.

Dès qu'ils eurent reçu leurs instructions, les nouveaux commissaires se mirent en route, et le lendemain, après deux heures de conférence, le fameux traité du 11 avril, stipulé en vingt-deux articles qui fixaient le sort de Napoléon et de la famille impériale, était signé chez M. de Talleyrand. Le duc de Vicence, à qui l'empereur avait expédié courrier sur courrier pour lui redemander, comme il l'avait fait déjà, sa seconde abdication, se hâta de retourner près de lui, muni de ce traité définitif que le duc de Tarente devait rapporter à Paris, signé de Napoléon.

Sur ces entrefaites, M. de Beausset, qui vient d'arriver à Fontainebleau, est introduit auprès de l'empereur, qui se promène seul sur la terrasse adossée à la galerie de François Ier. Celui-ci lui présente une lettre de Marie-Louise, dont il est porteur.

— Comment se portent ma femme et mon fils ? dit-il à son ancien préfet du palais ; comment se portent l'impératrice et le roi de Rome ? reprend-il aussitôt en ouvrant la lettre avec vivacité.

Puis, il accable de questions le messager, qui le prie de l'honorer d'une réponse, en lui exprimant respectueuse-

ment le désir qu'il a d'emporter avec lui cette consolation dont le cœur de l'impératrice a besoin.

— Ce soir je vous remettrai une lettre pour elle, dit Napoléon ; restez ici aujourd'hui.

M. de Beausset va se retirer ; Napoléon le retient pour lui parler de l'île d'Elbe (car il sait déjà que cette petite souveraineté lui est donnée ;) il lui fait même remarquer, ouvert sur un banc de marbre, un livre de géographie et de statistique qui renferme, sur ce lieu, des détails qu'il vient de recueillir. Il ajoute :

— L'air y est sain, et les habitants les plus braves gens du monde. Je n'y serai pas trop mal ; j'espère que l'impératrice s'y trouvera bien. Et puis n'aurons-nous pas notre fils, le roi de Rome ? reprend-il encore.

Puis, passant subitement à d'autres idées, il s'exprima avec énergie sur quelques-uns de ses lieutenants ;

— Lefebvre, continue-t-il, s'est toujours tenu à l'avant-garde, quand il s'est agi d'une guerre de liberté : j'espère que les Bourbons ne lui en feront pas trop de reproche. Et Macdonald !... brave et loyal guerrier ! Ce n'est que dans ces dernières circonstances que j'ai pu apprécier toute la noblesse de son caractère. Je regrette bien de ne l'avoir pas connu plus tôt.—Et Ney !... quel soldat ! quelle trempe de fer !... C'est la bravoure même. Quand à Bertrand, il est désormais identifié à mon sort, de même que Berthier. Ah ! Berthier !... Celui-là usera sa vie avec la mienne. Talents, activité, courage, fidélité, il a tout pour lui. Je ne crains pas que l'amitié que je lui porte me rende partial à son égard. Eh ! tenez Beausset, le voilà qui vient là-bas avec Maret ; voyez comme il a l'air attristé de nos malheurs, de mes chagrins !

Effectivement, le prince de Wagram, appuyé sur le bras du duc de Bassano, s'avancait lentement à l'extrémité de la terrasse. Napoléon lui fait un signe de la main comme pour lui faire comprendre de hâter le pas et de venir à lui, puis il rentre dans la galerie. M. de Beausset s'était retiré.

A peine Napoléon est rentré dans son cabinet, où Berthier et le duc de Bassano l'ont suivi, que le prince de Wagram balbutie un prétexte pour quitter Fontainebleau. Il a des papiers importants pour Sa Majesté et pour lui à mettre à couvert ; ce soin nécessite absolument sa présence à Paris. Tandis qu'il parle, Napoléon le regarde d'un air de surprise inquiète dont le prince ne s'aperçoit pas, parce qu'il tient constamment les yeux baissés.

— Berthier, lui dit-il en lui prenant la main, Berthier, voyez combien j'ai besoin de consolations, combien j'ai besoin surtout d'être entouré de mes vrais amis !

Et il appuie surtout sur ces derniers mots. Le prince ne répond pas ; Napoléon continue :

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas, Berthier ?... Demain matin ?

— Certainement, sire.

Ici il y eut un silence ; l'empereur le rompit le premier en disant :

— Eh bien, allez !

Après sa sortie, Napoléon reste quelques minutes sans parler. Il a suivi des yeux l'homme qu'il a longtemps accablé de toutes les faveurs impériales ; il ramène ensuite ses regards vers le parquet et les fixe longtemps à la même place. Il est facile de lire sur son front les douloureuses pensées qui s'entrechoquent dans cette âme si cruellement désenchantée. Enfin il fait deux pas, et posant sa main sur le bras du duc de Bassano.

— Il ne reviendra pas ! lui dit-il.

Puis, comme accablé, il se laisse tomber dans un fauteuil.

— Ah ! sire ! réplique le duc attendri, seraient-ce là les adieux de Berthier ?

— Il ne reviendra pas, vous-dis-je ; et cependant je l'aimais, je parlais de lui il n'y a qu'un instant, je disais...

Ici Napoléon s'arrêta, la voix lui manqua ; et, couvrant son visage de ses deux mains, il ne put que bégayer :

— Et lui aussi !... et lui aussi !...

En effet, on ne revit plus le prince de Wagram. Napoléon se montra peut-être plus sensible au malheur d'être abandonné par les hommes qu'il avait faits qu'à la perte de sa couronne. Pendant toute la soirée qui suivit le départ du prince de Wagram, il ne parla que de choses profondément tristes. Il discuta surtout la question du suicide, et ramena si souvent la conversation sur ce sujet, que le duc de Bassano, entre autres, en fut frappé, et que, craignant qu'il ne se livrât à quelque acte de désespoir, il en parla à Constant, ce valet de chambre de confiance, immédiatement après avoir pris congé de l'empereur. Celui-ci consulta, et, d'un commun accord avec d'autres, enleva de la chambre à coucher de Napoléon un poignard que lui avait donné jadis le grand maître de l'ordre de Malte, ainsi que la poudrière et les balles qui se trouvaient dans sa boîte à pistolets, après s'être assuré que ces armes n'étaient pas chargées ; et, se reposant sur ces précautions, il s'éloigna parfaitement tranquille. Il n'avait pas songé à tout.

Sur ces entrefaites, le duc de Vicence et le maréchal Macdonald arrivèrent à Fontainebleau porteurs du traité définitif ; ils se rendirent immédiatement au palais pour le remettre à Napoléon, qui en connaissait déjà toutes les stipulations.

— Je ne veux pas de cela ! s'écria-t-il en repoussant doucement la main du maréchal qui lui présentait le papier. Qu'est-ce que ce commissaire étranger qu'on m'envoie pour espionner ma conduite ?... Ont-ils peur que je ne tente de leur échapper ?... Suis-je donc un écolier ?... Et puis je n'approuve pas certains articles.

— Mais, sire, lui fait respectueusement observer le duc de Vicence, l'abdication de Votre Majesté a servi de base à la négociation. Cette pièce a été la première communiquée aux plénipotentiaires des puissances alliées ; elle est entre leurs mains, et, qui plus est, elle est devenue publique, puisqu'elle a été imprimée dans tous les journaux.

— Les journaux ! les journaux ! répète Napoléon avec amertume ; tout ce qu'ils publient en ce moment n'est fait que pour décourager. Quand à cet acte, ajouta-t-il sèchement, je ne le signerai pas ; je saurai bien m'en empêcher.

Comme il persistait avec opiniâtreté dans son refus de signer, les deux plénipotentiaires se retirèrent sans réfléchir aux derniers mots que Napoléon venait de prononcer, et la journée se passa ainsi sans qu'il les fit appeler. Le lendemain il se montra plus triste encore. Il semblait préoccupé d'un secret dessein ; son esprit ne s'animait qu'en parcourant les galeries funèbres de l'histoire. Dans sa conversation, il n'était question que de la mort volontaire à laquelle les hommes de l'antiquité n'avaient pas hésité à recourir dans une situation patibulaire ; mais cette fois, on se sépara. Napoléon prit lui-même un flambeau sur une console, et se retira dans sa chambre à coucher, en disant d'une voix dont l'inflexion parut singulière :

— Allons ! adieu, messieurs, adieu !
Et chacun regagna le logement qu'il occupait au palais ou dans la ville.

Fontainebleau présentait alors un spectacle imposant. La vieille garde bivouaque dans la cour du château ; les flanqueurs, les tirailleurs et les fusiliers de la jeune garde sont échelonnés sur les routes qui conduisent à Essonne et à Moret ; les grenadiers à cheval, les guides, les cheval-légers polonais et l'ar-

tillerie légère ont pris position depuis le rond-point de la Pyramide jusque sur les bords de la Marne. Les aigles dorment au milieu des faisceaux d'armes, les soldats causent à voix basse, couchés sur la paille des bivacs. Le palais même semble être sous le charme d'une sécurité parfaite : aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur ; les pas lourds et caennés des factionnaires, qui retentissent sur les dalles du péristyle, et les cris périodiques de *Qui vive !* répétés par les échos de la forêt, indiquent seuls que, sous les splendides lambris qui ont abrité jadis Diane de Poitiers et Christine de Suède, les vainqueurs de l'Europe gardent l'homme qu'on a appelé la *Fortune de la France*. Seul, Napoléon veille. A une heure du matin, le duc de Vicence entre dans son appartement, et le trouve étendu sur son lit, à demi déshabillé, et en proie à d'affreuses convulsions. Sa figure est d'une pâleur livide, sa bouche est contractée, ses yeux semblent sortir de leur orbite ; une sueur glaciale a collé ses cheveux à son front.

— Ah ! sire, que vous est-il arrivé ? s'écrie Caulaincourt en le voyant ainsi ; il faut appeler un médecin.

— Non, je ne le veux pas, répond Napoléon en saisissant de sa main froide le bras de son grand écuyer ; d'ailleurs ce serait inutile. Ecoutez-moi, Caulaincourt, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée : vous allez entrer dans mon cabinet, vous prendrez le portefeuille qui renferme les lettres de l'impératrice, vous le remettrez à mon fils. Vous donnerez vous-même à ma femme la lettre qui est là... sur cette table, et vous lui direz que je n'ai déploré mes malheurs qu'à cause d'elle... Vous lui direz que, n'ayant pu faire triompher la France de ses ennemis, je ne regrette pas la vie.

A ces mots, le duc de Vicence se jetant tout en larmes sur le lit :

— Je devine l'affreuse vérité ! s'écria-t-il. Ah ! sire, Votre Majesté veut-elle que nous mourions de douleur ?

Napoléon le regarde avec une expression douce et triste, et reprend d'une voix qui s'affaiblit de plus en plus :

— Oui ! j'ai voulu en finir... Je n'ai pu résister plus longtemps aux tortures que l'on m'a fait éprouver depuis que je suis ici, à l'humiliation de me voir bientôt entouré des agents de l'étranger... On a traîné nos aigles dans la boue !... Ils m'ont méconnu, mon pauvre Caulaincourt !... Ils me regretteront quand je ne serai plus !... Mes amis, mes compagnons d'armes, m'ont abandonné !... Marmont, Berthier, m'ont porté le dernier coup !... Eux que j'aimais tant !

Ici une convulsion terrible roidit ses membres et amena un léger vomissement, bientôt suivi d'autres convulsions. Dans la crainte de ne pouvoir étouffer les cris que lui arrachait la douleur, Napoléon avait mis dans sa bouche un mouchoir qu'il broyait en râlant. Dans cette situation affreuse, Caulaincourt n'ose appeler : Napoléon le lui a défendu ; il cherche du moins des yeux une sonnette, un objet quelconque sur lequel il puisse mettre la main et le briser pour attirer l'attention des gens du dehors ; mais Napoléon, qui n'a pas perdu un seul instant connaissance, se cramponne à son bras pour qu'il ne lui échappe pas, et répète ces mots entrecoupés :

— Taisez-vous ! Si vous êtes mon ami, vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence !... Je ne veux pas que d'autres soient témoins de mes derniers moments !

Caulaincourt, terrifié, est penché sur le lit de l'empereur ; il n'ose, dans cet instant solennel, ni lui désobéir ni l'abandonner. Il ne peut que fondre en larmes et répéter avec désespoir :

— Mon Dieu ! personne ne viendra-t-il ?

Enfin, un vomissement semble soulager Napoléon, qui, après un spasme violent, fait un effort et s'écrie :

— C'en est fait, la mort ne veut pas de moi !

Puis, épuisé, il retombe sur son oreiller.

Le duc de Vicence profite de ce moment de répit pour aller chercher Constant. Celui-ci, en s'approchant du lit de l'empereur, aperçoit éparpillés par terre les débris d'un sa-

chot de taffetas noir que son maître portait habituellement suspendu à son cou. A cette vue il pousse un cri... Lui aussi a deviné l'affreuse vérité ! Il s'élançe hors de la chambre et va chercher des secours ; Yvan arrive.

—Croyez-vous demande Napoléon au docteur tandis que celui-ci étudie son pouls, que la dose était assez forte ?

Ces mots sont une énigme pour Yvan, qui n'a jamais eu connaissance du sachet et que personne n'a instruit de ce qui s'est passé ; aussi répond-il de l'air le plus étonné :

— Pardon, sire, mais je ne comprends pas ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me demander.

— L'empereur s'est empoisonné, lui dit à l'oreille le duc de Vicence.

A cette affreuse confidence, Yvan pâlit, craignant sans doute qu'on ne l'accusât d'avoir fourni le poison. Puis, sans prononcer une parole, il sort de la chambre comme un insensé, descend rapidement les degrés, arrive dans la cour, y trouve un cheval attaché à une grille, s'élançe dessus, disparaît au galop et prend la route de Paris, la tête perdue et sans savoir ce qu'il fait.

A peine est-il parti, que les spasmes cessent tout à fait ; peu à peu Napoléon devient plus calme ; il s'assoupit. Caulaincourt se retire sans bruit, après avoir recommandé au premier valet de chambre le secret le plus absolu sur ce qui vient de se passer. Constant reste seul dans la chambre de Napoléon à attendre son réveil.

Mais bientôt le silence des longs corridors du château est troublé. Les bougies s'allument, les valets de pied parcourent les galeries ; l'un va frapper à la porte du grand maréchal, l'autre va réveiller le premier chambellan. Celui-ci court à la chancellerie chercher le duc de Bassano ; celui-là va donner l'éveil à l'autorité militaire : c'est un tumulte, une agitation qu'on ne saurait décrire. Les grenadiers du poste du palais prennent les armes ; l'alarme se propage, et bientôt, sur toute la ligne des bivacs, on voit, aux pâles lueurs de la lune, les aigles se dresser dans les rangs, les baïonnettes se hérissier comme un long ruban de fer ; on suppose que l'ennemi, à la faveur de l'obscurité, a voulu surprendre la demeure impériale.

Un mystère impénétrable régna longtemps sur les événements de cette nuit du 12 au 13 avril. Le voile a été soulevé dans ces derniers temps. Voici ce qu'on a su depuis à ce sujet.

Avant de partir pour la campagne de Russie, Napoléon avait dit à Corvisart, son premier médecin :

— Je ne me soucie pas de tomber vivant dans les mains des Cosaques ; je ne voudrais pas non plus subir une captivité comme celle de François 1er ; en un mot, je veux braver le sort et rester toujours maître de ma personne.

Et il s'était fait donner un poison extrêmement subtil. Ce poison n'était autre que l'acide prussique formulé par Cabanis, le même dont s'était servi Condorcet.

— Combien de temps faut-il pour que cette dose donne la mort ? avait demandé Napoléon.

— Sire, cinq minutes tout au plus, avait répondu le docteur.

— Cinq minutes ! c'est bien long ! N'importe, je le garde. Puis il avait ajouté en souriant :

— Je ne suis pas encore, comme Mithridate, familiarisé avec les poisons.

Depuis, Napoléon avait constamment porté la substance mortelle dans une bague creuse renfermée dans un petit sachet dont Constant avait parfaitement connaissance, mais auquel il n'avait pas songé, parce que depuis longtemps il avait échappé à sa vue, Napoléon portant alors un gilet de flanelle. Or, par cela même que l'action de cette substance était excessivement prompte, sa nature même la rendait plus susceptible de s'altérer. C'est ce qui était arrivé : Napoléon eut de violentes nausées, d'affreuses convulsions, mais, enfin, la mort

ne vint pas. Il avait dit vrai : la Providence lui réservait d'autres tortures.

Après un sommeil de quelques heures, il se réveilla ; son visage portait la trace des souffrances qu'il avait éprouvées. A peine pouvait-il se mouvoir, tant ses membres étaient endoloris. Néanmoins il ne voulut pas rester plus longtemps au lit, afin de recevoir les personnes qui assistaient habituellement à son lever. Quoique ses jambes pussent à peine le porter, il voulut s'habiller. Il paraissait calme, mais ce calme faisait peur.

A midi, Macdonald arriva au palais pour savoir si l'empereur était enfin décidé à signer le traité. Introduit dans la chambre à coucher, le maréchal le trouve assis dans un fauteuil devant la cheminée, les coudes appuyés sur les genoux, la tête soutenue dans ses deux mains. Immobile dans cette posture, Napoléon semble absorbé dans de profondes réflexions. Deux personnes sont avec lui : le duc de Vicence, debout, le coude posé sur le manteau de la cheminée, le regardant avec un inexprimable regret, et le duc de Bassano, assis tristement sur un pliant. La rêverie dans laquelle est plongé Napoléon est telle que le bruit qu'a fait le maréchal en entrant ne l'a même pas distrait, et que le duc de Vicence est obligé de lui toucher légèrement le bras pour lui faire remarquer le nouveau venu.

— Sire, lui dit-il, c'est M. le duc de Tarente qui vient chercher le traité que Votre Majesté doit ratifier dans la journée.

— Ah ! c'est vous, Macdonald ? fit Napoléon en relevant la tête.

Puis il reprit la position qu'il avait auparavant.

Le duc de Tarente, frappé du changement qui s'est opéré dans la figure de l'empereur depuis la veille, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Grand Dieu ! sire, il faut que Votre Majesté ait été bien gravement indisposée depuis que je n'ai eu l'honneur de la voir ?

Napoléon fixant sur le maréchal un regard morne, répond :

— Oui, oui, j'ai passé une bien mauvaise nuit ; mais cela va mieux ce matin, ajouta-t-il avec un soupir.

Napoléon resta assis encore quelques instants ; mais enfin, paraissant faire un effort, il se leva et prit sur la cheminée le traité, qu'il lut tout entier sans faire la moindre observation. Puis, indiquant du doigt au duc de Vicence un guéridon placé à l'extrémité de la pièce, et sur lequel étaient une écritoire de bronze et le portrait du roi de Rome, ravissante miniature d'Isabey, il dit d'un ton plein de regret en s'adressant à Macdonald :

— Mon cher maréchal, je ne suis plus assez riche pour vous récompenser de vos derniers services.

— Sire, se hâte d'interrompre Macdonald, comme blessé de ces paroles, l'intérêt ne m'a jamais guidé ; Votre Majesté doit le savoir.

— C'est vrai ! répliqua Napoléon ; vous m'avez mis à même de voir combien on m'avait trompé sur votre compte ; je n'oublierai de ma vie ce que vous avez fait pour moi. Et cependant je voudrais...

L'empereur, dont l'émotion s'était accrue, n'acheva pas sa phrase ; il y eut un silence. Enfin, arrêtant sur le maréchal un regard d'une tristesse indicible, il lui tendit les bras en lui disant avec le plus grand abandon :

— Macdonald, je voudrais vous embrasser.

A ces mots, le duc de Tarente se précipite dans les bras de l'empereur. Les ducs de Vicence et de Bassano, spectateurs de cette scène, fondent en larmes ; ils se regardent et se serrent la main sans parler.

— Messieurs, dit enfin Napoléon, après avoir tout fait pendant vingt ans pour la gloire et le bonheur de la France, je remets aujourd'hui entre les mains de la nation la couronne que j'avais reçue d'elle.

Puis, passant la main sur son front :

— Allons, dit-il d'une voix étouffée, il faut en finir.

Alors, avec toute la vivacité que sa faiblesse lui permettait, il s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le traité après l'avoir lu, prit une plume, fixa ses regards sur le portrait du roi de Rome qui était devant lui, puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix brisée :

— Mon pauvre enfant, ton père n'a plus d'héritage à te laisser !

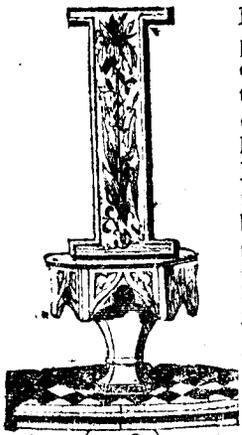
En même temps, sa main, comme agitée d'une convulsion nerveuse, signa le traité, qu'il remit aussitôt à Macdonald, en

détournant la tête pour lui cacher une larme qui avait obscurci ses yeux.

Le même jour, 12 avril 1814, le comte d'Artois faisait son entrée dans Paris, en qualité de *lieutenant général du royaume*. Le même jour aussi, le maréchal Soult, sous les murs de Toulouse, faisait payer cher aux Anglais toutes les humiliations et toutes les douleurs qu'avait éprouvées Napoléon à Fontainebleau.

(A CONTINUER.)

L'ARBRE DE MAI.



Il y a environ deux mois, entraînés par nos affaires dans une jolie petite commune du département de la Sarthe, nous vîmes, sans en avoir cherché le spectacle, abattre un arbre de la liberté. L'ordre en était arrivé de Paris à la Préfecture, de la Préfecture à la commune, et il s'exécutait de la meilleure grâce du monde et sans la moindre réclamation, de même qu'il y a deux ans, et sur une impulsion partie aussi de Paris, il avait été planté en grande pompe. On était venu du Mans annoncer l'avènement de la République aux tranquilles habitants de la petite commune en question, on leur avait persuadé qu'il leur fallait avoir un arbre de la liberté, et sans trop savoir à quoi cela pourrait leur servir, ils s'étaient décidés à en planter un ; c'était du reste un motif de réjouissances, et les occasions en sont trop rares pour qu'on les laisse échapper. Les femmes devaient mettre leurs plus beaux atours, les hommes boire quelques pots de cidre de plus, tout le monde fut d'accord, l'arbre était nécessaire, il fut posé. Le soir les jeunes filles et les jeunes garçons dansèrent autour de ce signe *libérateur*, contre lequel s'était appuyé le ménestrier du village, tandis que les gens raisonnables, les sages, laissaient leur sagesse et leur raison au fond de leurs verres, pour avoir bu trop de cidre, boisson du pays qui enivre aussi bien que notre vin bleu des barrières.

Pendant quelques jours on s'occupa du nouvel arbre, puis chacun retourna à son champ, à ses travaux, et on cessa d'en parler avant même que les fleurs dont on l'avait paré fussent fanées : tout fut dit, on n'y pensa plus. Aussi, quand l'ordre arriva de l'abattre, ce fut, comme nous l'avons rapporté, sans la moindre émotion que l'on se mit en devoir d'obéir. C'était, à la vérité, un tout vilain échafas, qui, placé au beau milieu de la place, gênait pour tourner les charrettes, disaient les pères, et prenait au moins la place de deux danseurs, disaient les filles. . . . Donc l'arbre était condamné à l'avance. Les hommes assis, les jambes pendantes, sur le petit mur qui entoure le cimetière, regardaient en fumant leur pipe avec insouciance ; les femmes allaient et venaient, comme à l'ordinaire ; les enfants, qui ne sont jamais plus heureux que quand il s'agit d'un mouvement quelconque, battaient des mains en chantant, et les pauvres calculaient le nombre de bûches qui reviendraient à chacun d'eux. L'arbre tomba.

Mais lorsque les gens envoyés de la Préfecture allaient se

retirer, l'un d'eux avisa dans un coin de la place, un arbre grand, très fort quoiqu'un peu tordu, autour duquel se trouvaient attachés plusieurs bouquets de rares fleurs de l'hiver, et qui portait sur sa branche la plus apparente une superbe couronne d'immortelles. . . . Et celui-ci, dit l'homme, ne faut-il pas aussi l'abattre ? . . . Mais à peine eut-il prononcé ces mots que la scène changea : les hommes, ôtant leur pipe de la bouche, accoururent précipitamment en criant : Ah ! mais non ! ah ! mais non ! Ne touchez pas à celui-là. Les femmes levèrent les mains au ciel, en répétant Jésus, Maria ! . . . tandis que les vieillards paraissaient consternés, et que les petits enfants effrayés, se pressaient contre leurs mères, se demandant quel malheur allait arriver pour qu'on osât toucher à leur arbre.

N'approchez pas, dirent les hommes avec résolution ; coupez tous les arbres que vous voulez, mais ne touchez pas à celui-ci ! . . . — N'est-ce pas un arbre de liberté, demanda l'envoyé ? — Allons donc, . . . un arbre de liberté ? . . . c'est notre Mai ! . . . — Mais pourquoi ces fleurs, cette couronne ? . . . — Pourquoi ? c'est bêtise ? parce qu'il y a un an que Suzanne est morte. . . . et que la pauvre chère femme mérite bien cela après tout. . . . et que nous pouvons bien lui témoigner nos regrets ! . . . pour qu'elle pense à nous là-haut. — Tout cela n'était pas très clair ; mais M. le Maire s'approcha, il expliqua aux envoyés ce dont il s'agissait ; ceux-ci parurent satisfaits, et se retirèrent. Mais, moi, je ne l'étais pas, et à toutes mes questions je ne recevais pour réponse que ces mots : C'est notre Mai, l'arbre de Suzanne, vous savez bien ! . . . — Je ne savais rien du tout. . . . Tiens, au fait, dit une vieille femme, vous n'êtes pas du pays, vous ne connaissez pas Suzanne, mais demandez à Germain, il a vu planter l'arbre, il vous dira pourquoi nous y tenons tant.

Je me rendis chez Germain, c'était un pauvre vieillard, nonagénaire et qui habitait à l'autre bout du village. Comme il était presque infirme, il n'avait point assisté à la petite scène qui avait menacé l'arbre de mai, mais quelques commères étaient venues la lui raconter, et il paraissait fort ému. Aussi fut-il heureux de pouvoir décharger son pauvre cœur, en me racontant l'histoire de cet arbre vénéré ! Car on éprouve toujours une sorte de bonheur à voir les étrangers s'intéresser à ce qui nous préoccupe vivement.

« Autrefois, dit Germain, nous avions l'habitude le jour du 1er mai, de planter un arbre orné de rubans et de fleurs devant la porte de la jeune fille du village la plus jolie et la plus sage, elle était ainsi proclamée reine de mai, et elle gardait son titre et sa souveraineté pendant toute l'année. C'était donc avec bien de l'émotion que chaque jeune fille le matin du 1er mai mettait la tête à la fenêtre de sa chambrette, pour voir si elle n'était pas elle-même l'heureuse élue, car le choix fait par les

garçons du village restait secret jusqu'au jour désigné. Au moment où la jeune fille choisie par nous se montrait sur le seuil de sa demeure, nous la saluions de nos acclamations et d'une décharge de mousqueterie ; puis nous la conduisions à l'Eglise, où une grand'messe était chantée ; ensuite commençaient les fêtes et les jeux. Ce jour tout le monde portait, les garçons à leur boutonnière, les jeunes filles à leur coiffure, quelques feuilles de verdure : celui ou celle qui était rencontré sans ce signe de joie et de ralliement, était condamné à une amende, et de là vient, je pense, cette locution : *je vous prends sans vert*..

“ Nous étions en 1780, il y a soixante-dix ans de cela, et je me le rappelle comme si c'était hier. Nous étions réunis pour nommer notre reine, mais le choix était fort embarrassant, car il se balançait sur deux jeunes filles qui semblaient le mériter également.

“ Antoinette était, sans contredit, la plus belle fille du village : la grâce de son esprit, et son aimable enjouement, en faisaient la reine de nos fêtes, sans qu'elle en eût encore le titre. Mais Suzanne était si gracieuse et si douce, qu'il n'était pas un de nous, pas un habitant du village qui n'eût à citer quelque trait de la bonté de son cœur : elle était moins belle, moins attrayante qu'Antoinette ; mais ses grands yeux bleus étaient si expressifs ; ils étaient le pur miroir d'une si belle âme !... La joie, le plaisir nous réunissaient autour d'Antoinette ; mais tous, nous chérissions Suzanne comme une sœur !. Le choix était donc bien difficile, et d'autant plus que les deux charmantes filles étaient amies intimes, inséparables, et qu'exclure une d'elles était causer une peine réelle à celle qui serait nommée... Comment faire ?... Il n'y a qu'un moyen, s'écria l'un de nous, nommons-les toutes les deux !... — Deux reines ! mais cela ne s'était jamais vu ; cela ne se pouvait pas !... — Allons donc, qu'importe, la fête n'en sera que plus charmante... La double royauté fut décidée ; mais une autre difficulté se présenta : nous n'avions qu'un arbre de Mai... à qui l'offrir ? nos deux reines y avaient droit également. Le fils d'un gros jardinier-pépiniériste leva la difficulté en offrant un arbre du jardin de son père. Cette proposition fut acceptée, et le lendemain nous eûmes deux reines pour présider nos jeux... La fête fut complète.

“ Mais ici je dois vous faire une observation bien importante, puisque ce simple fait eut la plus grande influence sur la vie des deux jeunes filles. Le premier arbre de Mai, orné de fleurs, de rubans, avait été déposé devant la porte d'Antoinette ; mais il nous avait été impossible d'orner de même le second, que nous avions enlevé du jardin de notre camarade ; il fut donc planté devant la petite cabane de Suzanne, dont la mère habitait à l'angle de la place de l'Eglise ; un simple bouquet de paquerettes et de violiers fut son seul ornement ; mais c'était un pommier de la plus belle espèce ; avec un peu de peines, il pourrait reprendre racine, et récompenser, par ses fruits, les soins que l'on aurait de lui. C'était donc presque un cadeau véritable que nous faisons à Suzanne, dont la mère était fort pauvre. Ces deux arbres, du reste, étaient les frappants symboles du caractère et du genre de beauté de nos deux jeunes reines. Quelqu'un en fit la remarque, et, d'un côté, ce fut un grand malheur. On n'a jamais tort de dire à une jeune fille qu'elle est bonne, mais il y a souvent bien du danger à lui dire qu'elle est jolie.

“ Antoinette en fut la preuve. Ainsi que Suzanne, elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle fut nommée reine de Mai ; mais, dès ce jour, la vanité entra dans son cœur : elle ne songea plus qu'à la danse et aux plaisirs, elle abandonna ses travaux ordinaires, négligea ses devoirs. Sa constante occupation devint le soin de sa parure, son plus grand désir fut de s'en rendre dire qu'elle était belle, et, comme il ne manque jamais de flatteurs à qui veut en avoir, elle fut entourée d'une sorte de cour, et sa royauté subsistait encore longtemps après que Suzanne avait oublié la sienne. La simple et modeste fille était retournée, dès le lendemain du 1er mai, à ses petits

devoirs journaliers : elle se montra ce qu'elle était avant ce moment-là, douce et obligeante ; tandis qu'Antoinette fut plus séduisante, plus coquette que jamais ; aussi conserva-t-elle le titre de reine. Suzanne, elle, ne fut plus que Suzanne. De petites rivalités, des jalousies s'agitèrent autour de la beauté d'Antoinette ; l'arbre de Mai fut souvent couvert de fleurs nouvelles que les garçons y déposaient à l'envi l'un de l'autre. Le bon Dieu, seul, se chargea de couvrir de fruits l'arbre de Suzanne ; et l'arbre béni prospérait à faire plaisir, Suzanne le soignait de tout cœur : c'était un pommier de calvilles d'hiver. La jeune fille en alla vendre à la ville les fruits dont le produit répandit un peu d'aisance dans son modeste ménage.

“ Plusieurs années se passèrent ainsi ; d'autres Mais furent offerts à d'autres jeunes filles ; mais Antoinette n'en resta pas moins la reine véritable. Puis, les événements politiques se succédèrent, les guerres maritimes, etc. Une sourde rumeur commençait à agiter le peuple français ; les garçons s'occupaient un peu moins de leurs plaisirs, un peu plus des affaires du pays, et l'usage de fêtes du 1er mai, tomba en désuétude ; bientôt les enfants et les vieillards seuls y pensèrent. Il arriva, vers ce temps-là, que le fiancé d'Antoinette et celui de Suzanne partirent pour l'armée.

“ Antoinette parla beaucoup de la joie qu'elle aurait si son prétendu revenait officier !... Combien elle serait fière de se promener à son bras dans les rues du village !... Suzanne promit au sien de l'attendre, dût-il rester absent aussi longtemps que fleurirait son beau pommier, sur lequel, chaque année, le bon Dieu envoyait en bénédiction, une pluie de fleurs et de fruits. Elle lui recommanda de faire son devoir en honnête homme, d'être un bon citoyen et un brave soldat.

“ Les deux jeunes gens partirent, et après eux, bien d'autres suivirent !... Le village devint triste : plus de fêtes, plus de danses !... Antoinette s'ennuyait, et elle était pensive : à quoi lui servait sa beauté, il n'y avait plus personne pour l'admirer ?... Suzanne travaillait toujours ; elle était toujours douce, calme, souriante. Bien loin que le village lui parût désert, ses occupations à elle, semblaient doublées, car elle avait à consoler désormais les sœurs dont les frères étaient absents, à venir en aide à de pauvres mères que le chagrin et la maladie rendaient infirmes depuis le départ de leurs enfants ; aussi chacun bénissait la bonne Suzanne, lorsqu'on pensait à peine à sa belle compagne.

“ Que vous dirai-je, enfin ?... Un jour il passa par le pays quelques notables que le roi Louis XVI convoquait en Assemblée ; ils avaient une suite nombreuse : tout de luxe, ce bruit, tous les beaux récits qu'elle entendit faire, tournèrent la tête à Antoinette ; elle ne rêvait plus que Paris... Une riche dame des environs lui ayant offert de l'emmener comme femme de chambre, elle partit, presque malgré sa mère, et malgré tout ce que Suzanne pût lui dire pour l'engager à rester.

“ La bonne fille eût alors une tâche bien difficile, ce fut celle de consoler la mère de son amie ; elle se montra si dévouée et si bonne que la pauvre femme ne l'appelait plus que sa *vraie fille*, s'efforçant d'oublier qu'elle en eût une autre !.. Pourquoi, pauvre mère, ne put-elle pas l'oublier tout-à-fait... Mais, hélas ! bien des années se passèrent, et un jour un soldat en revenant au village, apprit qu'il avait vu Antoinette à Paris, et qu'elle était devenue si belle, si belle, qu'elle avait été choisie pour représenter, dans une fête, la *déesse de la Raison* !... A cette nouvelle, la malheureuse mère qui était une digne et pieuse femme, tomba à genoux, en pleurant, pour prier Dieu ! Et elle pleura si longtemps que quand elle se releva elle était aveugle !.. Aussi ne put-elle pas, à quelques mois de là, reconnaître la femme pâle et flétrie, qui à genoux sur le seuil de la cabane, lui tendait les bras sans oser avancer !.. Mais Suzanne la reconnut bien, elle courut à elle, la releva, l'encouragea... et, à force de prières, obtint sa grâce auprès de sa mère.

“ Antoinette sut alors tout ce que son amie avait fait pour

la pauvre infirme : elle l'avait prise auprès d'elle, et la nour-
rissait ainsi que ses parents, à elle-même, de son travail et du
produit de son beau pommier béni !... Mais elle était bien
changée, elle aussi, la pauvre Suzanne, et une tristesse réflé-
chie avait pris la place de son insouciance gaité d'autrefois.
Elle gémissait et tremblait pour elle-même en voyant tous les
malheurs que causent les guerres et les révolutions, en comp-
tant autour d'elle tous les enfants sans pères, toutes les mères
sans enfants ; son fiancé n'était pas revenu, elle ignorait son
sort, et quoiqu'elle eût été demandée plusieurs fois en maria-
ge, elle refusa toujours, bien décidée, si son fiancé ne revenait
pas, à ne jamais se marier et à consacrer sa vie au soulage-
ment des malheureux.

« Hélas ! il ne devait pas revenir !... Nous étions partis
bien nombreux du village, et à bien peu d'entre nous était ré-
servé le bonheur de revoir le sol natal. Après des années de
guerres et de souffrances, plusieurs revinrent au pays, j'étais du
nombre. Après la guerre d'Italie, nous étions envoyés en
garnison dans l'ouest, pour nous reposer de nos fatigues, et
nous avions obtenu un congé de quelques jours pour venir
consoler nos familles et en affliger d'autres, mon Dieu ! qui
ne devaient point retrouver leurs enfans parmi nous !... Nous
étions commandés par un brave officier, que nous aimions tous
et qui était comme nous un enfant du pays, c'était, ah ! je me
le rappelle bien, ce bon et brave Claude, c'était le prétendu
d'Antoinette !... Une chose nous frappait, c'est qu'il ne
nous avait jamais ni d'elle ni du pays. Un jour que l'un de
nous parlait de lui en dire un mot, Claude avait brus-
quement tourné le dos, était parti sans rien répondre, et quand
il était revenu, nous avions bien vu à ses yeux rouges qu'il avait
beaucoup pleuré... Depuis ce moment, nul de nous n'osa lui en
parler, nous pressentions bien quelque malheur, mais lequel !
Hélas, nous étions partis depuis si longtemps !... qu'à coup
sûr chacun de nous aurait quelque un à regretter.

« Cependant à mesure que nous approchions du pays, le
bonheur de revoir les lieux où nous avions passé notre enfance,
ce, de retrouver, à défaut de nos parents, nos chères prairies,
nos bois, nos rivières, ces muets témoins de nos joies passées,
nous rendaient le chemin plus facile et plus doux. Nous ou-
bliions nos préoccupations dans le bonheur du retour. Claude
seul était de plus en plus triste... Enfin nous arrivâmes...
Chacun courut revoir les siens ou pleurer auprès de son
foyer désert... Mais Claude avait une sainte et pénible mis-
sion à accomplir ; il se rendit auprès de Suzanne. Comme il
était très pâle et paraissait fort ému, je ne voulus pas le quitter,
et je le suivis, m'étonnant qu'il ne parlât point d'Antoinette,
et me demandant avec effroi ce qu'elle était devenue.

« Lorsque nous entrâmes chez Suzanne, qui était alors pen-
chée auprès du lit de sa mère mourante, une femme assise
au coin de la cheminée se leva en tressaillant. Je la regardai
et je reconnus Antoinette, mais qu'elle était changée, mon
Dieu !... Claude la reconnut aussi. Il fit un pas en arrière
comme pour se retirer, et fut pris d'un tressaillement nerveux ;
mais, enfin, il fit un effort sur lui-même, traversa la chambre

et en passant devant Antoinette, il détourna la tête !...
Il posa dans la main tremblante que lui tendait Suzanne, une
petite croix d'or qu'elle avait donnée à son fiancé au moment
où il était parti... puis serrant dans les siennes, cette pau-
vre main glacée... « Je viens, dit-il, remplir auprès de vous,
ma pauvre et chère Suzanne, le triste devoir dont m'a chargé
un ami mourant.—Va, m'a-t-il dit, trouver ma bien-aimée
Suzanne, dis-lui que je lui rends sa foi et que je meurs en l'ai-
mant et en la bénissant comme tous les bons cœurs l'aiment
et la chérissent... Suzanne sanglotait. Oh ! pleurez-le, priez
pour lui, continua Claude d'un accent pénétré, pieuse et sainte
fille !... Heureux ceux qui sont morts, et qui ont le droit
d'être pleurés par vous !... » Il s'éloigna sans jeter un coup
d'œil autour de lui, et traversa la place sans chercher à re-
connaître aucun des visages qui se pressaient pour admirer
son bel uniforme. Il entra au cimetière, s'agenouilla quelques
instants sur la tombe de sa mère... Puis il se releva : « Rien
ne me retient plus ici, dit-il ; vous viendrez me rejoindre au
Mans. » C'est là qu'en effet nous le retrouvâmes à la fin de
nos jours de congé.

« On se reposait peu de temps alors, nous reprîmes bientôt
notre service. Claude, qui se battait partout en désespéré, ob-
tint un avancement rapide. A Wagram, il tomba devant moi
sans proférer une plainte.

« Longtemps après je revins au village... et là j'appris ce
que le pauvre homme avait souffert, car il s'était trouvé à
Paris lors de la fête de la Raison !... Je retrouvai Suzanne
toujours douce et calme, toujours belle de cette beauté que
donne une bonne conscience... Elle avait dignement ac-
compli son vœu et s'était dévouée au soulagement des mal-
heureux. Peu après notre visite, Antoinette était morte de
honte et de désespoir entre ses bras.

« La maison de Suzanne était devenue une sorte de refuge
pour toutes les misères... les malades, les pauvres, les or-
phelins y étaient les bienvenus : c'était leur maison, leur bien,
La courageuse femme les soignait, les nourrissait, les conso-
lait... Pas un malheureux ne s'adressait à elle qu'il ne vît
sa peine soulagée. Son activité, sa patience, son courage aug-
mentaient ses faibles moyens, et l'on s'étonne encore du bien
qu'elle pouvait faire, avec le produit de son pommier et de son
maigre jardin. Sa maison se nommait la maison bénie, et lorsque
quelqu'un de ceux qu'elle avait soulagés, cherchait à la remer-
cier. « Vous ne me devez rien, disait-elle en souriant douce-
ment : il est juste que je rende aux enfans ce que les pères m'ont
donné... N'est-ce pas eux qui m'ont nommée reine de Mai !..
Ah ! il y a bien longtemps, ajoutait-elle en soupirant... »

« Hélas, il y avait 70 ans, et elle, la sainte femme, comp-
tait 85 ans de vertus, lorsque Dieu l'a rappelée à lui ; en
mourant, elle a légué son pommier aux pauvres de la com-
mune !... »

« Comprenez-vous, madame, pourquoi nous tenons autant
à notre arbre béni !... »

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY,



Histoire Vritable et Naturelle des Mœurs et Productions DU PAYS DE LA NOUVELLE-FRANCE, VULGAIREMENT DITE LE CANADA.

PAR PIERRE BOUCHER, ANCIEN GOUVERNEUR DES TROIS-RIVIÈRES.

CHAPITRE XI.

LA MANIÈRE QUE LES SAUVAGES FONT LA GUERRE.



EUX qui vont en guerre ne sont soudoyés de personne ; chacun y va à ses dépens, et se doit fournir d'armes, de vivres, de munitions, et autres choses nécessaires pour la guerre.

La façon qu'ils font les levées, la voici : un capitaine fait festin, (on appelle cela pendre la chaudière,) il invite à son festin tous les jeunes gens de son bourg, il leur déclare qu'il a dessein d'aller en guerre pour venger la mort d'un tel ou d'une telle : il exhorte ceux qui sont de ses amis de l'accompagner : après qu'il a dit le mieux qu'il a pu là-dessus, et que

le festin est mangé, chacun s'en va ; après quoi ceux qui ont envie de l'accompagner viennent les uns après les autres lui faire offre de leurs services, en lui disant : un tel mon oncle plus qu'eux) ou bien mon frère (s'ils sont égaux,) je viens te dire que je veux risquer avec toi en ton dessein de la guerre.

En même temps chacun fait disposer ces vivres, et on se tient prêt pour le jour assigné du départ.

Quand ils ont de grandes entreprises à faire, cela se délibère longtemps auparavant dans le conseil des anciens et des principaux capitaines ; et l'affaire étant une fois conclue, et qu'on a choisi celui à qui on veut donner la conduite de l'expédition, un officier va crier par le bourg, que l'on va à la guerre, et que l'on exhorte toute la jeunesse à aller dans l'armée. Les capitaines de tous les villages qui ont assisté au conseil en font faire autant chez eux : à mesure que les jeunes gens se délibèrent, ils en avertissent le capitaine qui est chef de l'entreprise.

Après cela on envoie les députés avec des présents chez tous les alliés les plus proches, pour les prier de les assister dans leurs desseins. Ils tiennent conseil là-dessus, ils voient ce qu'ils peuvent donner de monde, ou plutôt ils exhortent leur jeunesse à aller joindre le gros.

Quand ils sont tous assemblés, et qu'ils marchent, ils ont toujours des découvreurs qui vont devant ; chaque village qui a fourni du monde, a des capitaines qui les commandent ; et tous ces capitaines se rassemblent souvent pour tenir conseil sur toutes sortes de choses : car ils ne négligent rien.

Ils exhortent souvent leurs soldats à tenir bon à l'occasion,

Voir les livraisons d'août, septembre, et octobre.

et ne point s'enfuir, leur représentant que les gens de cœur et de courage ne s'enfuient jamais.

Il n'y a point de châtement chez eux pour ceux qui se sont enfuis, sinon qu'on les qualifie de poltron, mais encore tout bas.

Quand ils rencontrent l'ennemi et qu'on est aux prises, les capitaines servent de tambours et de trompettes, et crient sans cesse, courage jeunesse, courage, ils sont à nous, que personne ne fuie : cela les anime beaucoup ; car ils respectent fort leurs capitaines.

Ils sont adroits à surprendre et à dresser une embuscade ; ils ne se prennent pas mal à faire une retraite honorable, quand ils se voient pressés : ils nous l'ont fait voir par expérience.

Ils sont vigoureux d'abord, mais ils ne font pas de longue résistance. Ce ne sont pas aussi gens à se battre en rase campagne. Ils ne commencent jamais de combats, qu'ils ne fassent auparavant un cri tous ensemble pour étonner leurs ennemis d'abord.

Ils sont adroits à manier les armes à feu, tirent fort bien un coup de fusil. Ils ont des simples parmi eux, qui sont excellents pour guérir les blessures ; surtout d'armes à feu.

Ils sont de grande fatigue et bien dispos : ils vont fort bien du pied, et ont une adresse toute particulière à se reconnaître dans les bois, et ne s'y perdent quasi jamais.

CHAPITRE XII.

DE LA FAÇON QU'ILS TRAITENT LES PRISONNIERS DE GUERRE.

Quand ils ont pris des prisonniers, ils leur coupent quelques doigts d'abord : ils les lient par les bras et par les jambes avec des cordes : sinon que, lorsqu'il faut marcher, ils leur laissent les jambes libres.

Le soir quand ils cabanent, ils font coucher le prisonnier sur le dos contre la terre, et ils plantent de petits pieux en terre, au droit des pieds, des mains, du col, et de la tête : ensuite ils lient le prisonnier à ces pieux, de sorte qu'il ne peut remuer ; ce qui est une peine plus grande que l'on ne pourrait croire, principalement l'été, à cause des maraguains qui les mangent, car ils sont nus.

Arrivant à l'entrée des Bourgades, tout le peuple vient au-devant ; il est libre à un chacun de leur faire tout le mal qu'ils voudront, à la réserve de les tuer : alors vous y voyez les uns armés de couteaux, soit pour couper des doigts, soit pour faire des incisions le long des bras, du dos, et autres parties charnues, le prisonnier étant tout nud ; d'autres ont des bâtons, de quoi ils les bâtonnent. Il y en a qui ont des verges, des ronces et des bouts de corde. Avec tous ces instruments, on le carresse à son entrée ; car c'est leur façon de parler.

Il faut pendant tout ce temps-là que le prisonnier chante, s'il veut paraître homme de cœur et de courage. Et en effet, les sauvages ne manquent jamais de chanter pendant tout le temps qu'on les tourmente ; (mais ce chant est un chant lugubre.)

Après qu'ils sont entrés dans le bourg, on les mène de cabane en cabane ; chez les principaux, et partout là il faut qu'ils chantent.

HISTOIRE DE L'AÉROSTAT.



E jeudi 5 juin 1782, l'assemblée des Etats du Vivarais était réunie, sur l'invitation des frères Montgolfier, papetiers à Annonay, autour d'un vaste sac de toile recouvert de papier enveloppé d'un réseau de ficelle, le tout reposant sur un châssis de 16 pieds de surface, attaché aux quatre coins par des cordes qui aboutissaient au réseau. Sac, réseau et châssis pesaient environ 500 livres. Cette machine, au dire des deux papetiers, était destinée à aller, au nom de la physique, prendre possession de la région des météores. A la vue de ce triste appareil, MM. des Etats du Vivarais crurent un instant que les frères Montgolfier étaient fous. Cependant, au moyen d'un feu de paille mouillée, allumé sous le châssis, et de quelques ingrédients jetés dans la flamme, le sac se gonfla et s'arrondit en une sphère de 110 pieds de circonférence. Les frères Montgolfier ayant coupé la corde qui retenait le ballon, en moins de dix minutes il s'éleva à plus de 1,000 pieds au-dessus de la tête des spectateurs ébahis. L'enthousiasme succédant à la stupéfaction, MM. des Etats du Vivarais dressèrent procès-verbal de l'expérience en termes pindariques, et bientôt la *Gazette* et le *Mercur de France* apprirent à l'Europe savante que le problème d'Architas, déclaré chimérique par toutes les académies, venait d'être résolu par d'obscurs industriels.

Etienne et Joseph Montgolfier partagèrent la gloire d'une découverte qui devait immortaliser leur nom.

Je n'ai pas besoin de dire quelle sensation produisit à Paris l'expérience d'Annonay. Les guerres de l'Amérique passèrent de mode, et l'on ne s'inquiéta plus que de la navigation aérienne. Les savants faisaient mille conjectures sur la substance mystérieuse, lorsqu'un physicien, nommé Charles, expliqua le mécanisme du ballon des frères Montgolfier, en démontrant que son ascension n'était due qu'à la dilatation de l'air intérieur par le calorique, qui faisait que le ballon gonflé déplaçait une masse d'air d'un poids supérieur à celui de son enveloppe et de l'air dilaté qu'il renfermait. Au lieu d'employer de l'air dilaté par un feu de paille, Charles proposa de remplir un ballon de toile enduit de gomme élastique avec du gaz inflammable (hydrogène), qui, se trouvant plus léger que l'air atmosphérique à la surface du sol, devait produire le même effet, avec cette différence, que l'air dilaté par le feu perd de son élasticité en traversant les couches de l'atmosphère avec laquelle il se met en équilibre de calorique, tandis qu'en employant le gaz inflammable, le ballon doit se soutenir indéfiniment dans les régions atmosphériques dont la densité est égale à celle de ce même gaz. Suivant Charles, la prétendue substance mystérieuse des frères Montgolfier (qu'on a su depuis n'être que du crin et de la laine hachés) n'était qu'une jonglerie indigne de la science, à laquelle MM. des Etats du Vivarais pouvaient seuls se laisser prendre.

Les Parisiens, heureux de posséder un physicien qui pouvait rivaliser avec les frères Montgolfier, ouvrirent spontanément une souscription nationale, la première qui ait eu lieu en France, et, en deux jours, ils fournirent à Charles les moyens de construire son ballon.

Il en confia l'exécution à un ingénieur nommé Robert, qui le construisit dans un vaste atelier situé sur la place des Victoires. On en fit l'essai après l'avoir rempli de gaz inflamma-

ble dans l'atelier même, et il fut décidé qu'on le transporterait, de nuit, tout gonflé d'hydrogène, sur un vaste brancard, dans l'enceinte construite au milieu du Champ-de-Mars, où son ascension devait avoir lieu le lendemain. C'était quelque chose de fantastique que ce ballon gonflé, de 12 pieds de diamètre, porté sur un brancard par quatre hommes précédés de torches allumées et escortés par un détachement du guet à pied et à cheval. Les cochers de fiacre qui se trouvaient sur la route en furent si frappés, que leur premier mouvement fut d'arrêter leur voiture et de se prosterner humblement, chapeau bas, pendant tout le temps qu'on défilait.

Le 27 août 1783, la capitale était sur pied. Comme il n'y avait pas de places privilégiées, princes et ouvriers, duchesses et grisettes attendaient pêle-mêle, avec cette patience qui caractérise la curiosité parisienne, l'heure fixée pour l'expérience. Charles et Robert s'occupaient de remplacer le gaz que le ballon avait perdu dans son voyage terrestre, lorsque tout à coup, près de l'enceinte, un mouvement se fit, et, comme celui produit par la pierre qui tombe au milieu d'un lac tranquille, ondula jusqu'au dernier rang des curieux. C'était Joseph Montgolfier qui avait voulu pénétrer dans l'enceinte réservée, et que Charles avait mis brutalement à la porte. Enfin cinq heures sonnèrent, un coup de canon partit, et aux acclamations d'un peuple entier, l'aérostat de Charles s'éleva en moins de 2 minutes à 500 toises, et se perdit dans les nuages. Une pluie battante ne put dissiper la foule qui saluait frénétiquement les apparitions successives de l'aérostat qu'annonçait de son côté la voix tonnante de l'artillerie des Invalides. Enfin, le ballon ne reparaisant plus, la foule se dissipa lentement. Les plus ardents coururent aux informations pour savoir ce qu'était devenu le ballon national. Le ballon s'était soutenu dans les airs pendant trois quarts d'heure ; mais comme Charles l'avait trop gonflé, la dilatation de l'hydrogène dans les couches d'air moins denses avait occasionné une déchirure à sa partie supérieure, et il était tombé près de la remise d'Ecouen. Les paysans de Gonesse, prenant l'aérostat pour un monstre tombé du ciel, s'armèrent de fourches et de faux, marchèrent sur lui en colonne serrée, le mirent en pièces, et traînaient triomphalement sa peau lorsque les cavaliers arrivèrent pour en recueillir les débris.

La gloire des frères Montgolfier était obscurcie ; tout Paris était pour Charles ; l'Académie des sciences, qui est rarement d'accord avec le public, prit fait et cause pour les montgolfières. Elle fit construire un ballon de 70 pieds de hauteur sur 40 de diamètre, sous la direction de Joseph Montgolfier ; on le remplit de fumée ; Montgolfier n'oublia pas d'y ajouter de la vapeur de laine hachée : malgré toutes ces précautions, la pluie contrariant l'expérience, le ballon académique, parti d'un jardin du faubourg Saint-Antoine, ne s'éleva pas à 50 pieds, et tomba bêtement sur une maison de ce même faubourg.

L'Académie était consternée, Montgolfier était au désespoir. Pour les consoler, Louis XVI ordonna que l'expérience aérostatique qui aurait lieu à Versailles devant lui serait faite avec une montgolfière. Montgolfier et l'Académie se remirent à la besogne, et, comprenant que les dieux aiment le nombre impair, construisirent, pour l'expérience royale, un ballon de 75 pieds de hauteur sur 41 de diamètre. Ce ballon, lancé à Versailles, le 19 septembre, enlevait une cage dans laquelle se trouvaient un mouton, un coq et un faisan. Il ne monta qu'à 240 toises, et fut tomber dans un carré du bois de Vaucresson, où les

gardes la virent descendre lentement. Le mouton, le coq et le faisan ne paraissaient nullement fatigués du voyage.

Cette expérience donna aux montgollières la supériorité sur les ballons à gaz inflammable, qui montaient plus haut, il est vrai, mais qui se déchiraient toujours par suite de la force expansive de l'hydrogène. Les partisans de Montgolfier firent circuler une estampe représentant le ballon de Charles qui éclate dans les nuages, et le physicien, la bouche béante et les bras tendus, ayant l'air d'attendre son ballon, avec ces deux mots latins : *Carolus Expectat*, Charles attend (*Charlatan*).

Les partisans de Charles ripostèrent plus ou moins spirituellement, on échangea quelques coups d'épée ; mais bientôt Pilâtre des Roziers annonça devoir s'enlever, en personne, à l'aide d'une montgollière.

Pilâtre des Roziers était un de ces savants du second ordre, esprit inquiet et entreprenant, fondateur de sociétés scientifiques et littéraires, prêt à demander au martyre l'immortalité à laquelle son génie ne pouvait atteindre. Il fit construire à ses frais un ballon de 70 pieds de hauteur et de 46 de diamètre ; il l'enjoliva de fleurs de lis, y traça le chiffre du roi, l'orna de douze signes du zodiaque, entremêla des soleils et des masques, des aigles et des guirlandes, suspendit à cette superbe machine à fond d'azur une galerie circulaire en osier recouverte de toile, et, après avoir enflé son ballon, armé d'une banderole sur laquelle était écrit : *Sic itur ad astra* (c'est ainsi qu'on s'élève aux astres,) il partit, à la garde de Dieu, pour le premier voyage aérien, s'éleva, sans feu ni réchaud, à 200 pieds au-dessus du sol, fut balancé six minutes dans les airs, et descendit tranquillement sur la terre.

A peine descendu, il renfla son ballon, jeta le quintal qui lui faisait contre-poids dans sa galerie circulaire, suspendit dans le vide de cette même galerie un réchaud, se munit de paille, et prenant avec lui M. Girond de la Villette, il s'éleva de nouveau à 324 pieds, resta dans l'air autant de temps qu'il eut de paille pour alimenter son feu, et descendit doucement avec son compagnon.

Comme le but principal de l'aérostatique était de fournir à l'homme le moyen de rivaliser avec l'aigle et le condor, les montgollières revinrent à la mode. Charles fut abandonné comme un prince déchu, lorsqu'à son tour il annonça qu'avec son ami Robert il allait tenter la navigation aérienne dans un ballon rempli de gaz inflammable. L'expérience eut lieu en ballon au Champ de Mars ; Charles avait eu le soin de ne pas emplir entièrement son ballon, de se ménager une soupape qu'il pouvait ouvrir à volonté pour donner une issue au gaz, ce, qui fit courir tout Paris, rendit à son physicien bien-aimé toute sa popularité. Charles et Robert s'élevèrent, non pas comme Pilâtre des Roziers à 300 pieds au-dessus du sol, mais ils montèrent à plus de 3,000, furent toucher les nuages, descendirent et remontèrent alternativement, et enfin s'abattirent cendrés et saufs à plus de deux lieues de distance. Dès lors l'aérostat à gaz inflammable fut définitivement adopté, et Charrostat et Robert firent fortune en construisant de petits ballons de boudin qu'ils vendaient des prix fous, chaque Parisien voulant avoir son ballon dans sa chambre, et un appareil pour dégager de l'hydrogène à volonté. La mode passa à l'étranger ; l'aérostatique était devenue une véritable frénésie. Les plus grands personnages, les plus belles dames, le duc de Charplus, MM. de Montalembert et de Bellevue, MM. de Montalembert, de Podenas, de la Garde, montèrent en ballon.

Pilâtre des Roziers se voyant distancé par Charles et Robert, et voulant être au moins le plus courageux des aéronautes, emprunta leur ballon, partit de Boulogne, traversa la Manche et descendit en Angleterre. Bien que l'entente cordiale n'existât pas encore entre la France et l'Angleterre, le pavillon français, qui flottait à la nacelle de des Roziers, fut salué par tous les forts du littoral anglais, et l'accueil le plus splendide fut fait à l'aéronaute, qui revint en France en bal-

lon, rapportant un Anglais et un pavillon britannique pour témoigner de son courage.

Les frères Montgolfier, dont Pilâtre des Roziers avait été l'un des plus chauds partisans, lui reprochèrent d'avoir abandonné leur aérostat pour celui de Charles. Des Roziers, pour réunir les deux partis, qui divisaient l'Europe entière, imagina de passer en Angleterre au moyen d'un ballon à demi gonflé avec du gaz inflammable, qu'il dilaterait au moyen d'un réchaud placé dans sa nacelle. Mais à peine se fut-il élevé dans les airs, que, le feu du réchaud enflammant le gaz, le ballon éclata, et le malheureux tomba, comme Icare, dans les flots de la mer.

La catastrophe de Pilâtre des Roziers ne refroidit pas les aéronautes, les expériences se multipliaient. Après avoir trouvé le moyen de s'élever dans les airs, il restait à diriger les ballons. Les mathématiciens déclaraient la chose impossible, attendu que le navigateur aérien ne peut trouver de point d'appui. Toutes les objections de la science n'empêchèrent pas le public de croire à la possibilité d'une chose impossible, par cela même qu'il la désirait ardemment. Il existait une sorte d'extravagant, nommé Blanchard, qui, après avoir vainement cherché le mouvement perpétuel, s'était mis à construire un bateau volant, qui ne volait pas du tout. Lorsque les frères Montgolfier eurent découvert l'aérostat, il abandonna son bateau, se munit d'ailes faisant l'office de rames, enfla son ballon, partit du Champ-de-Mars, en criant au public qu'il allait débarquer à Montmartre, où un excellent dîner l'attendait, et fut tomber à Vanvres, où on ne l'attendait pas.

Blanchard qui, avec son bateau volant, avait été déjà la risée de tout Paris, voulut prendre sa revanche. Il remonta en ballon, muni d'un vaste parapluie, et, quand il touche aux nuages, il coupe, en désespéré la corde qui attachait sa nacelle au ballon, et tombe... sain et sauf en parachute !

J'aimerais autant énumérer les tentatives faites pour trouver le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, que de relater tous les systèmes présentés à l'Académie des sciences pour diriger les ballons. Je dirai pourtant que Garnier crut pouvoir se servir de l'aérostat pour des voyages de long cours, en allant chercher dans les plus hautes régions de l'atmosphère les vents alisés, qu'il supposait exister en sens inverse de ceux qui règnent sur l'Océan.

Je ne parlerai pas non plus des catastrophes qui ont été, pour la plupart, le résultat de l'imprudence des aéronautes. Je me bornerai à citer les services que la tactique et la science ont pu obtenir du ballon.

A la bataille de Fleurus, le général Jourdan se servit d'un aérostat pour connaître la disposition de l'armée ennemie. Gay-Lussac fut chercher en ballon, à 7,000 mètres au-dessus du niveau des mers, l'air qui, analysé par lui, se trouva contenir les mêmes proportions d'oxygène et d'azote que celui pris à la surface du sol dans la cour de l'École polytechnique.

Bien que les résultats sérieux de l'aérostatique se bornent à fort peu de chose, que la plupart des aéronautes ne soient généralement considérés aujourd'hui que comme des acrobates intrépides, l'invention du ballon serait un titre de gloire pour la France, si cette invention, comme toutes les autres, ne remontait à la plus haute antiquité.

Peu s'en est fallu que la découverte de l'ancien procédé d'Architas, faite en 1782 par les frères Montgolfier et Charles, n'ait été faite à Londres, en 1781, par un physicien nommé Cavallo, qui, après avoir fait enlever des bulles de savon pleines d'hydrogène, comprenant la possibilité d'obtenir l'ascension de corps plus considérables, essaya un rudiment d'aérostat ; c'était un sac oblong, de quatre pieds de largeur, en papier très-fin. Mais heureusement pour nous, l'hydrogène avec lequel il le remplit s'échappa à travers le papier. Alors il se proposa de se servir de boudin, peu qu'emploient les batteurs d'or, et il serait parvenu à son but ; mais il ajourna son expérience, et les frères Montgolfier prirent les devants.

Il résulte de ce fait que la loi sur laquelle repose l'aérosta-

tique était parfaitement connue des physiciens qui, depuis les expériences de Toricelli et de Pascal, savaient fort bien que l'air était pesant et s'expliquaient, par la différence de la pesanteur des gaz, l'ascension de la fumée et celle de l'hydrogène.

Un sieur de la Folie, natif de Rouen, dans un ouvrage publié en 1775, sous le titre de *Philosophe sans prétention*, avait eu pourtant la prétention d'enlever un globe de trois pieds de diamètre au moyen de l'électricité; le frontispice de son livre représente un homme dans une espèce de cage garnie de nuages, couronnée par deux globes suspendus en l'air. Mais le système de M. de la Folie se trouvait en rapport avec son nom, et je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Un dominicain, professeur de philosophie et de théologie à Avignon, le père Joseph Galien, avait publié en 1755 une brochure intitulée: *l'Art de naviguer dans les airs*. Pour cela, il proposait de construire un vaisseau de bonne et forte toile doublée, bien cirée et goudronnée, couverte de peaux et fortifiée, de distance en distance, avec de bonnes cordes. Ce vaisseau devait être plus long et plus large que la ville d'Avignon, et sa hauteur égale à celle d'une montagne. Un seul de ses côtés devait avoir au moins un million de toises carrées; ce vaisseau devait, au besoin, transporter dans les airs une armée avec son artillerie et ses vivres pour une année. Le mécanisme de son ascension consistait en ce que l'air étant plus léger au sommet des montagnes qu'aux bords de la mer, en remplissant ce vaisseau avec de l'air des montagnes, il devait nécessairement déplacer, étant sur le sol, une masse d'air

vre creux, dans lesquels le vide parfait devait être produit; leur diamètre était de 20 pieds; leur surface, selon les calculs de l'auteur, était de 1,232 pieds, et ils cubaient 5,749 pieds 1 tiers (ce qui démontre d'abord que le père Lana avait oublié sa géométrie, ou du moins qu'il ne faisait pas la preuve de ses multiplications.) Pour opérer le vide, il fallait remplir entièrement d'eau les ballons, puis les renverser pour faire écouler l'eau et fermer le robinet au moment où elle finissait de s'échapper. Le révérend ne soupçonnait pas que la réaction de l'air empêcherait ses ballons de se vider. Enfin Lana ne donnant à l'épaisseur de son cuivre que 3/68mes de ligne, rend l'exécution des globes absolument impossible. Mais, à part de tout cela, c'est-à-dire si les ballons avaient pu être construits, si on avait pu y opérer un vide parfait, si la pression de l'air extérieur n'avait pas dû aplatir le cuivre laminé dès qu'elle n'aurait pas été contrebalancée par la force expansive de l'air intérieur, il est certain que ses quatre globes auraient parfaitement pu enlever le bateau avec sa voilure, tel qu'on le trouve représenté dans *l'arte maestra*.

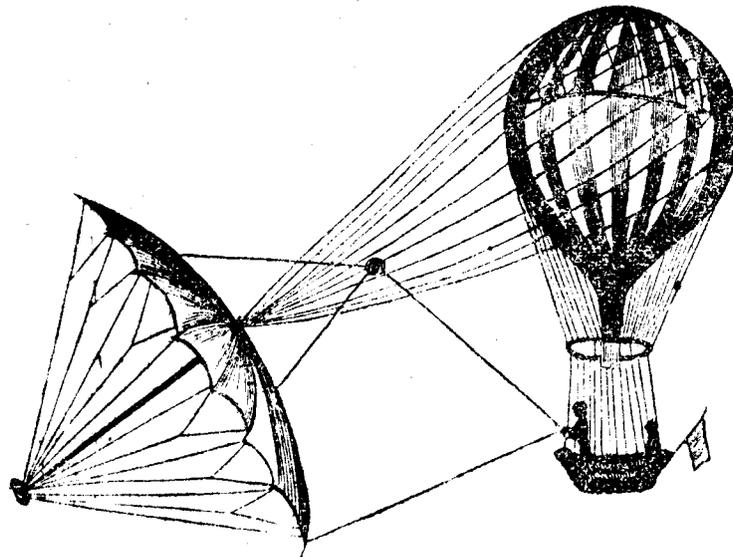
Un siècle avant Lana, J.-C. Scaliger, dissertant contre Cardan, au sujet de la colombe volante d'Architas dont parle Horace dans ses odes, indique le moyen de construire cette colombe. "Rien de plus facile, dit-il; il suffit d'en composer la charpente avec de la moelle de jonc et de la recouvrir exactement avec la pellicule dont se servent les batteurs d'or, (la baudruche.) Au moyen d'un léger mécanisme on peut donner du mouvement aux ailes." Scaliger a oublié de dire qu'il était indispensable de chauffer l'air intérieur de la colom-

GOVERNAIL AÉROSTATIQUE.

d'un poids supérieur à celui dont il était rempli, en ajoutant même le poids de la machine, et c'est précisément pour cela que ce bon-père faisait son vaisseau aérien grand comme la ville d'Avignon et haut comme une montagne.

Malheureusement, comme physicien, le père Galien n'était pas de première force; mais de cette utopie aérostatique, il résulte que la cause principale de l'ascension des aérostats, qui provient de la différence de densité des gaz, était connue dès 1755, et que les frères Montgolfier n'ont eu que l'heureuse idée de résoudre un problème très-simple.

Un siècle avant (en 1670,) le père Lana, de Brescia, de la compagnie de Jésus, publia en italien un livre intitulé: *Dell' arte maestra*, autre traité pour s'élever dans les nuages. Les principaux agents de sa machine consistaient en quatre sphères ou globes de cui-



ve avec une allumette lorsqu'on voulait la faire voler.

Ainsi donc, cinq cents ans avant notre ère, Architas avait trouvé le moyen de faire monter dans les airs un ballon en forme de colombe; car tout porte à croire que les moyens employés par ce philosophe étaient absolument les mêmes que ceux dont se servent aujourd'hui les aéronautes pour lancer leurs ballons. Quant au retour de la colombe, obéissant à la voix d'Architas, c'est évidemment une fable. Toujours, à un fait surprenant, l'imagination ajoute des circonstances impossibles; mais ce que je crois fermement, c'est que, bien avant Architas, l'aérostas était connu dans ces temps appelés fabuleux, et qui, selon moi, ne sont qu'un vague souvenir d'une grande civilisation perdue, que les poètes ont appelés le règne des dieux. Ces dragons vomissant des flammes, qui empor-



taient dans les airs les Cérés et les Médées, n'étaient que des montgolfières primitives ; le Vulcain boiteux de l'Iliade, qui donne le bras à deux automates pour venir au-devant de Téléphus, était un Vaucanson des siècles héroïques. Rien de nouveau sous le soleil, comme dit l'Ecclésiaste.

J.-B. GASPARD.

C'est comme à-propos que nous publions aujourd'hui ce curieux mémoire. Jamais, depuis Charles et Montgolfier, on ne s'était plus occupé de ballons qu'on ne le fait depuis six mois en France et en Angleterre. Et cependant l'histoire, l'antiquité surtout des aérostats, sont ignorées de la plupart de ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux ascensions aériennes.

Quant à la direction des ballons, on voit que la science de Gaspard n'était guère disposée à en admettre la possibilité. Notre siècle, qui a déjà résolu tant de problèmes, résoudre-t-il encore celui-là ? Gaspard en douterait peut-être, malgré les belles annonces qui se font à si grand bruit. Jusqu'ici, presque tous les systèmes de direction aérostatique ont plus ou moins ressemblé à celui dont notre gravure donnera l'idée : une es- pece de parachute à l'envers, adapté au ballon et manœuvré comme un gouvernail, avec une combinaison de poulies. C'est évidemment l'enfance de l'art. Un novateur hardi, M. Pétin, s'est engagé à construire une grande locomotive aérienne, enlevée par un assemblage d'aérostats. Quand il passera de la théorie à l'application, s'il y arrive jamais, nous lui consacrerons un nouveau chapitre de l'histoire des ballons.

Un autre aéronaute prétend se borner à fixer son ballon en l'air, et à attendre que la terre, en tournant, place au-dessous de lui le point où il veut arriver, la Chine, par exemple. Quand, avec son télescope, il reconnaîtrait la Tour de porcelaine, il descendrait au milieu du Céleste Empire. Nous croyons qu'il tournerait avec la terre, et qu'il attendrait indéfiniment.

M. Montemayor, de Madrid, promet d'emporter dans son vaisseau aérien, des laboratoires, des machines, de l'artillerie, etc. Son *Eole* serait une frégate volante. Patience, nous verrons bien.

(Musée des familles.)

AUTRE PROCÉDÉ POUR DIRIGER LES AÉROSTATS.

Plus heureux que ses devanciers et ses contemporains, M. Julien, horloger de Paris, a su trouver quel- qu'un pour le comprendre et le soutenir, et mercredi, son associé, M. Arnault, avait convoqué, à l'Hippodrome, dont il est directeur, les principaux représentants de la presse pari- sienne, pour assister à ses expériences.

A trois heures et demie, en présence de MM. Emile de Girardin, Louis Perrée, de Fiennes, Bernard, etc., M. Julien a apporté d'abord, dans le manège, puis dans l'amphithéâtre de l'Hippodrome, un petit aérostat, long de sept pieds, de

forme oblongue, et ayant monté un mécanisme bien simple, de son invention, il a abandonné l'appareil, qui s'est dirigé rapidement dans le sens désigné antérieurement.

Dans le manège, il n'y avait pas de courant d'air, la chose paraissait fort simple ; mais une fois dans l'amphithéâtre, notre étonnement fut au comble lorsque nous vîmes l'expérience se reproduire, malgré un vent sud-ouest fort marqué. L'aérostat se dirigea directement contre le vent. On recommença en divers sens, et toujours l'expérience réussit.

On a tant de fois répété, qu'il était impossible d'arriver à un tel résultat, qu'on se regardait les uns les autres sans vouloir absolument croire au spectacle que l'on avait sous les yeux, et qu'il a fallu recommencer plusieurs fois ces manœuvres pour nous convaincre du fait.

Les essais de mouvement circulaire ont été tentés, mais l'enceinte était trop restreinte, et l'on ne pouvait agir que par le gouvernail. Cependant, plusieurs de ces tentatives ont réussi. C'est, du reste, l'appareil le plus simple du monde : — Une sorte de poisson cylindre à grosse tête, en boudruche, et cerclé par un équateur en bois auquel vient s'attacher un fillet supérieur.

Vers le tiers antérieur de l'appareil, se trouvent deux petites ailes composées chacune de deux petites palettes formant hélice. Ces palettes ont à peu près la forme d'une raquette à jouer au volant, — de 0,22 de diamètre longitudinal, soit de 0,20 de diamètre transversal. Elles tournent avec rapidité, et produisent ainsi le mouvement direct.

Comment tournent ces hélices ? Rien n'est plus simple : l'axe qui les supporte s'engrène avec une longue tige, qui va s'engrèner elle-même dans un mouvement de pendule ou de tourne-broche, suspendu au-dessous du ballon à quatre déci- mètres environ.

Le récipient du gaz contient 1,200 décimètres cubes d'hy- drogène pur.

L'enveloppe pèse.....	350 grammes.
L'armature en bois.....	350
Le moteur.....	450
Les fils qui servent de cordages, environ 10	

Total..... 1160

Un système composé de deux gouvernails l'un vertical, l'autre horizontal, termine l'appareil.

N'anticipons pas sur les conséquences probables de cette simple expérience. Constatons seulement que mercredi, 6 novembre, à 3 heures et demie, une machine aérostatique s'est manifestement dirigée contre le vent, mue par un appa- reil d'une simplicité extrême.

Espérons aussi que MM. Julien et Arnault continueront l'œuvre commencée, et ne l'abandonneront pas comme ont fait Guyton-Morveau et les directeurs de Javel, qui avaient obtenu, en 1784 et 1786, des succès positifs et constatés, mais dont la persévérance s'est lassée faute d'encouragement et de fonds.



LITTÉRATURE CANADIENNE.

LA NAISSANCE DU CHRIST.

I.

Le prophète avait dit : " Berce-toi d'espérance,
O ! peuple d'Israël, car Dieu dans sa puissance
Fera naître un Sauveur sur les bords du Jourdain.
Tu pleures aujourd'hui, ton calice est trop plein,
Le crime d'Adam pèse encore sur ta tête,

Le soleil qui t'éclaire est un soleil sans fête,
Et l'ombre de Caïn, homicide d'Abel,

Agite ton esprit et souille ton autel.

Ah ! prépare ton cœur à cette ère du monde,

Ma parole l'annonce, et que ta foi profonde
Accueille ce mystère au milieu de transports ;

À tes chants Gabriel mêlera ses accords.

Eden était splendide ! une douce lumière

Ainsi qu'au firmament embellissait la terre,

Chaque atôme brillait sous la voûte des cieux ;

Un archange arrosait le palmier bienheureux ;

La fleur priait alors, nouvellement éclose,

Et l'ombre de midi rajouissait la rose.

Noblement inspirée, au murmure des eaux

Roulant des sables d'or, la troupe des oiseaux

Mêlait ses chants divers. Et secouant ses ailes,

Au milieu des parfums, en cadences nouvelles,

Aux ordres du Très-Haut le pieux Chérubin

Veillait à la splendeur du délicieux jardin.

Mais le séjour de Dieu qu'il te promet lui-même,

Où les justes auront chacun un diadème,

Le surpasse en éclat, en richesse, en parure,

Rien ne peut l'égaliser ; admirable structure !

Les vents sont ses piliers, et le feu dans son sein

N'a jamais commencé, ne peut avoir de fin.

Peuple Hébreux, croiras-tu ?... son auguste naissance
N'éblouira point tes yeux par la magnificence."

II.

Mon époux bien aimé, dit la Vierge Marie

S'adressant à Joseph, protecteur de sa vie :

L'esprit du Créateur opère dans mon sein,

Il me fait tressaillir. O ! cet enfant divin !...

Et tombant sous nos sens et m'appelant sa mère,

Dieu voudra qu'ici bas tu lui serves de père.

Bannissons de nos cœurs l'orgueil, la présomption ;

Que l'humilité seule en notre chaste union

Rehausse les vertus de la dure misère ;

J'ai besoin de repos, vois-tu cette lumière.....

—O ! fille de David, épouse de mon Dieu,

Pure d'esprit, de corps, pour sanctifier ce lieu

Quel ange au firmament surpasse ta noblesse ?

Les Trésors de César valent-ils ta richesse ?

Que le Verbe incarné fasse entendre sa voix,

L'univers aussitôt s'ébranlera cent fois.

Les trônes, les palais redeviendront poussière ;

Les peuples confondus, diront : *Voici sa mère !*

Marie ! ô ! toi sa mère !... Un Sauveur aux humains !

Et moi pauvre ouvrier... favori des destins,

Je presserai ton fils, naissant à mon image

À la fois homme et Dieu ; de quel insigne hommage

Pourrai-je Pentouer ?... mais Dieu connaît mon cœur,

Puisque nous partageons ce suprême bonheur,

Il bénira nos jours, nos longues insomnies ;

Nous enverra du ciel les tendres harmonies.

Ici dans Bethléem demandons un berceau...

Mais dirigeons nos pas vers ce joyeux flambeau.

III.

De ses sujets César, pour augmenter sa gloire,

Fesait graver les noms sur son char de victoire ;

Sa vanité superbe appelait les tribus.

Demi-Dieu sur son trône, à craindre ses vertus,

L'ordre était absolu : ses sévères ministres

De Bethléem alors ouvrirent les registres ;

Ensemble confondus le riche et l'indigent

De leur fidélité déposaient le serment ;

De Grands et de Seigneurs la ville était remplie,

Du luxe l'appareil se montrait à l'envie ;

La pourpre, le damas décoraient les maisons,

On rencontrait partout de somptueux blasons.

Des fantassins armés paraissaient dans les rues.

Le cri, " vive César " retentissait aux nues,

Et le peuple soumis au sceptre des Romains

Oubliait l'esclavage en de joyeux festins.

IV.

L'heure était avancée, et la nuit en silence

De ténèbres couvrait le toit de l'opulence,

Et cachait un instant la misère, la faim

Du pauvre qui craignait les maux du lendemain.

Le vent murmurait seul autour des édifices

Apportant les frimats en ses fougueux caprices.

Marie était souffrante et ployait les genoux ;

Son regard se portait sur son auguste époux,

Pénétré de respect, d'une vive tendresse,

Joseph dont la ferveur soulageait sa grossesse....

On nous refuse ici, dit Joseph humilié ;

L'homme présomptueux ignore la pitié.

Ah ! le son de sa voix !... que son œil est farouche !

Mes supplications, tes pleurs, rien ne le touche.

Criminel, laissons le convertir sa raison ;

Qu'il éprouve plus tard un repentir profond....

En cet obscur réduit viens calmer ta souffrance....

Entre un âne et un bœuf naît le Dieu de Clémence.

V.

Mais quels transports divins ! Quelle joie dans le ciel !

Les esprits bienheureux chantent l'Emmanuel,

Devant Dieu prosternés adorent le mystère,

Et pour le genre humain offrent une prière.

D'un bout à l'autre, alors, d'un vaste firmament,
Chaque astre lumineux devient plus éclatant.
Invisible à la fois, d'une blancheur de neige,
Michel, accompagné du plus brillant cortège,
Vers la crèche sacrée où repose l'Enfant,
A dirigé son vol et s'abat doucement.
Il dépose à ses pieds la richesse et la gloire,
Il lui met dans la main un sceptre de victoire,
Béniit Joseph, Marie, et puis remonte aux cieux,
Tandis que le superbe, idolâtre en ces lieux,
Fatigué des plaisirs fournis à ses caprices,
Après avoir conçu de nouvelles délices
Sur un lit criminel appelant le repos,
Engloutit sa pensée en un impur chaos.

VI.

Le canon retentit aux portes du palais,
Le monarque d'un jour s'abuse en ses bienfaits.
La pompe qui l'entoure atteste qu'il est père ;
L'héritier de son trône a reçu la lumière,
Il contemple son fils en un riche berceau.
Que d'ambitieux projets enflamment son cerveau !
Il est grand un instant ; l'amour et l'espérance
Resserrant les liens de sa haute puissance ;
Son bonheur on proclame en de lointains climats,
Et ses nombreux alliés, orgueilleux potentats,
D'un amour passager offrent les témoignages.

Près de lui des courtes déposent leurs hommages.
Et toi qui deviens nain au milieu des plaisirs,
Pour satisfaire alors tes plus légers desirs,
La matrone qui veille, à tes côtés s'empressé :
Tu dors sur un duvet entouré de mollesse,
La volupté te prête un délicieux sommeil,
Et le luxe t'attend aussitôt ton réveil.

VII.

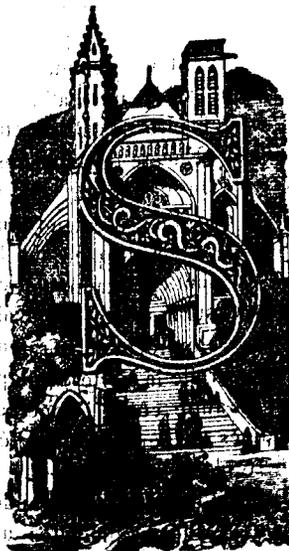
Coupable vanité, laisse ton diadème.....
Oui, le front contre terre en ce moment suprême !
Dépouille-toi, mortel, de ta folle grandeur ;
Ton Sceptre est-il brisé ? deviens adorateur !
Une étoile apparait, brillante, radieuse ;
O ! Bethléem tressaille ! En sa grotte joyeuse
Le lion du désert a cessé de rugir,
Et la tête inclinée il semble s'attendrir.
L'aigle de la montagne a refermé ses ailes ;
Des astres de la nuit les vives étincelles
Eblouissent son regard qui fixait le soleil.
Son instinct lui découvre un être sans pareil.
Les cèdres du Liban arborent leur verdure,
Et, malgré les frimats qui couvrent la nature,
Ils élèvent leur cime à la hauteur des cieux ;
Tout célèbre à la fois le Messie en ces lieux.

CHS. LÉVESQUE.

St. Bonoit, Décembre 1850.

VOYAGE A LA GRANDE CHARTREUSE

PAR UN JEUNE CANADIEN.



UR le sommet des Alpes, au milieu des neiges et des glaces d'un hiver presque continu, il est une demeure, éloignée du tumulte et de l'agitation du monde qui a, depuis nombre de siècles, servi d'asile à la piété et à la vertu. Là de pieux cénobites sacrifient toute leur vie à la prière et au soulagement des malheureux, et loin des passions et des désordres des hommes, ils s'occupent avec ardeur de cette affaire, qu'ils regardent, avec raison, comme la seule essentielle. C'est là que le grand Saint-Bruno, suivi de quelques amis, alla établir sa retraite et c'est en cet endroit qu'a toujours existé depuis, ce monastère si connu dans toute la

France sous le nom de "LA GRANDE CHARTREUSE."

Comme il y a, à ce que je crois, un bien petit nombre de mes compatriotes qui ait une idée exacte de cet établissement, ce serait, ce me semble, leur rendre un petit service, que de leur en donner une description. Je vais, par conséquent, leur mettre devant les yeux, quelques pages de mon Itinéraire.

Le trois de juillet dernier, étant monté en diligence à Grenoble, je quittai cette belle petite ville vers midi, et quelques heures après, j'étais à Voiron. Je n'eus que le temps de remarquer une très-belle fontaine qu'il y a dans cette ville, puis je me remis en route pour St. Laurent du Pont. Le passage entre ces deux places est charmant, et comme j'avais eu la précaution de prendre une voiture ouverte, je pus admirer, à loisir, tout ce que les Alpes ont de beau et de majestueux.

D'abord on monte, pendant à peu près une demi-heure, une côte assez escarpée ; après quoi l'on fait un petit détour et l'on aperçoit au-dessous de soi une vallée riante au milieu de laquelle est la ville de Voiron que l'on vient de quitter. Après avoir voyagé pendant près d'une heure sur un terrain assez plat, quoique très-élevé, on arrive bientôt dans un vallon de presque une lieue

de largeur, situé entre deux hautes montagnes, et contrastant par sa verdure avec les sommets couverts de neige qui l'environnent. Quand on a traversé ce vallon, on arrive à des gorges profondes. Le chemin entre, tout-à-coup, entre deux montagnes de plus de trois cents pieds d'élévation, et plus bas que le chemin, qui forme une espèce de corniche sur le côté du roc, est encore un précipice de trois cents pieds de profondeur, au bas duquel on voit paître paisiblement, nombre de chèvres, de brebis et de boudets. Les rochers qui couvrent la route sont tellement rapprochés au sommet, que le soleil n'y pénètre jamais, et qu'il y règne une très grande fraîcheur, même dans les jours les plus chauds de l'été. Le voyageur regarde avec étonnement et quelquefois avec frayeur ces rocs immenses suspendus au-dessus de sa tête. J'admirai pendant longtemps ce spectacle, et lorsque mon œil fatigué, ne fut plus étonné de voir le contraste entre ce gouffre de verdure s'ouvrant sous mes pas et cette voûte d'un roc gris s'élevant au-dessus de ma tête, je repris la route de St. Laurent du Pont, où j'arrivai vers six heures du soir.

St. Laurent du Pont est un village très-mal bâti, et, selon les apparences, très-pauvre. Il ne manque pas cependant de points de vue agréables et ses anciennes maisons, à galeries en bois et à toits très-élevés, lui donnent une apparence qui ne déplaît pas toujours au voyageur. Je passai la nuit dans ce village, et, le lendemain, de bon matin, ayant engagé un guide et loué un mulet, je me mis en route pour la "Grande Chartreuse." L'ascension commence d'abord par une pente assez douce et supportable. Le chemin est pratiqué entre deux montagnes de quelques centaines de pieds de hauteur, et côtoie un petit torrent très-rapide, auquel on a donné très-improprement le nom de Guiers-Mort. Après avoir marché pendant trois quarts d'heure au milieu des sites les plus pittoresques, on aperçoit tout-à-coup, deux rochers escarpés s'élevant jusque dans les nuages. Au bas de ces rochers sont établies une ferme et des scieries mises en motion par le Guiers-Mort qui, en cet endroit, est très-vivant. Ce sont là les dernières habitations et c'est là que commence le désert, ou le domaine de la Grande Chartreuse.

C'est étonnant de voir la solidité avec laquelle sont bâtis les bâtimens dont je viens de faire mention. Ces murs épais avec leurs petites fenêtres à grilles, placés sur le bord d'un torrent et entourés de hêtres d'une hauteur prodigieuse. Ces deux rochers énormes, semblables à des barrières que la main de Dieu a placées là, comme pour empêcher les bruits et les désordres du monde de passer outre et d'aller troubler l'asile de la piété; tout ce qui vous environne, enfin, a un aspect de grandeur qui fait naître l'admiration dans les cœurs les plus indifférens et qui fait ressentir des émotions à ceux qui en sont le moins susceptibles.

Entouré, comme on l'est alors, de tout ce que la nature a de plus étonnant, on ne peut se lasser d'admirer ce que la main de l'homme a ajouté à ces merveilles. Je veux parler de cette route creusée dans le roc vif, et, portée de distance en distance sur plusieurs arceaux très-élevés. Une espèce de demi-voûte, encavée dans la montagne, se prolonge au-dessus du chemin, à une assez grande distance, et le voyageur se trouve, pour quelque temps, entre une haute muraille et un précipice de plusieurs centaines de pieds de profondeur, au

bas duquel mugit le Guiers-Mort. Cette route qui, sans contredit, est un ouvrage étonnant, fut faite par Dom Pierre Leroux, trente-troisième supérieur-général des Chartreux. Elle fut commencée dans la première partie du seizième siècle; mais les travailleurs eurent un si grand nombre d'obstacles à vaincre, qu'elle ne fut achevée qu'en 1700. Après avoir marché, assez longtemps, sur le bord du précipice, on s'aperçoit que l'espace qui sépare les montagnes s'élargit peu-à-peu, et l'on peut alors jouir du spectacle ravissant que nous offrent les feuillages mêlés des sapins, des ormes et des hêtres. Ces arbres, mais surtout le sapin, s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Ils sont très droits et n'ont de feuillage qu'à leur sommet, ce qui fait qu'ils forment une espèce de voûte, empêchant les rayons du soleil de pénétrer jusqu'au sol qui est couvert d'une belle mousse, parsemée de fleurs. Parmi ces plantes, je reconnus le rosier à roses rouges et un arbrisseau chargé de fleurs d'un beau blanc, que les botanistes nomment : Amélanchier.

Le chemin monte encore quelque temps, toujours en suivant le Guiers-Mort, puis il redescend tout-à-coup et l'on arrive au Pont-Parent, formé d'une seule arche que l'on a posée sur deux rochers. Avant d'arriver ici, on voit un effet bien extraordinaire du hasard; c'est une énorme roche qui, s'étant détachée des montagnes, est venue tomber au-dessus du torrent et y a formé un pont naturel.

C'est après avoir traversé le Guiers-Mort que l'ascension commence à devenir plus difficile. Le mulet monte lentement et les cailloux ronds qui couvrent toute la route le font parfois trébucher. Une fois, j'étais sur le bord du précipice, ma bête fit un faux pas et je faillis tomber dans le gouffre affreux; mais grâce à l'activité de mon guide, j'en fus quitte pour la peur.

A quelque distance du Pont-Parent, on voit surgir tout à coup du fond du précipice, un Pic très haut qui élève sa cime jusque dans les nuages, et qui semble, dès l'abord, nous barrer le passage. C'est le pic de l'Épillette ou de l'Aiguille. Le chemin a dû ici coûter beaucoup de peines et de travaux. Il passe au dessus de l'abyme et vient aboutir à une porte en ruine, élevée entre le pic de l'Épillette et une montagne à sa gauche. A cette porte se joignait autrefois un bâtiment, construit en 1720, dans le dessein de défendre les Chartreux contre les attaques des contrebandiers. Encore quelques instans, et l'on arrive à la Croix verte. On est ici à une si grande hauteur au-dessus du torrent que l'on n'entend plus ses eaux se briser contre les rochers. Assis au pied de la croix, je me reposai quelques instans, tout en examinant ce qui m'entourait. A quelque distance, sur la droite, je voyais deux chaînes de montagnes, qui, en se rapprochant, forment entre elles un petit espace, où est construite la Porte du Sappay, troisième porte du désert. D'un autre côté, j'apercevais les sommets irréguliers des chaînes qui séparent la vallée du Grasivaudan de celle de St. Pierre-de-Chartreuse.

La partie du chemin entre St. Laurent du Pont et la Grande Chartreuse, qui présente les plus grandes difficultés au voyageur, est, sans contredit, celle que nous venons de parcourir. Je me bornerai, ici, à désigner quelques uns des obstacles qui se présentent sur la route, sans entrer dans de longs détails. A part les innombrables troupeaux de moutons, de

chèvres et d'ânes qui vous bloquent le chemin, et que le Provençal a amenés du fond de la Camargue, vous êtes, bien souvent, arrêtés par des couples de bœufs, attelés sur d'énormes pièces de bois qui obstruent la route. Entre ces deux inconveniens, il en est un autre, moins fréquent, peut-être, mais plus dangereux que les précédens. C'est celui occasionné par la chute des arbres. Bien souvent vous entendez la cognée du bucheron retentir tout près de vous, et si vous n'êtes pas sur vos gardes, quelque vieux patriarche des forêts peut venir vous écraser par sa chute.

En quittant la croix-verte, on a encore une demie heure de marche, puis, au moment où l'on s'y attend le moins, on fait un petit détour à gauche et l'on se trouve en face du Cloître.

Quel spectacle ! Dans un vallon verdoyant entouré de pics arides et blancs, j'aperçois un amas de bâtisses, couvrant autant de terrain que le ferait une petite ville. Cette architecture d'un style simple et sévère, est bien différente de celle des palais et des demeures des rois. Elle a un aspect plus vénérable, et le voyageur se dit dès le premier abord : "non ! ce n'est pas ici la demeure d'un serviteur des hommes, bien plus, c'est l'asile du fidèle serviteur de Dieu." Mais je m'aperçois déjà de la hardiesse de l'entreprise que j'ai faite, en voulant décrire ces lieux. Quand je repasse en ma mémoire tout ce que j'y ai vu de grand et de beau, et quand je réfléchis à mon impuissance à décrire tous ces objets, je n'ose me hasarder plus loin, et je suis obligé de céder la place au Poète.

" Au pied de longs côteaux où coule une onde pure,
 " Il est, dans le contour d'une vaste clôture,
 " Un assemblage heureux de tranquilles foyers
 " Simples, et dans leur forme, égaux et réguliers.
 " Un temple est au milieu, retraite où l'on n'admire,
 " Que l'humble piété qui sans cesse y soupire.
 " Avec elle, en ces lieux, brûlant d'un saint amour,
 " L'Innocence et la Foi font aussi leur séjour.
 " La Vérité s'y plaît, et l'austère Silence,
 " En écarte à jamais le trouble et la licence.

 " Seul, avec la nature et son auguste maître,
 " Inconnu, retiré dans ce réduit champêtre,
 " Là l'homme, du vrai bien uniquement épris,
 " Se montre le rival des célestes esprits.
 " Il connaît leurs plaisirs, leurs transports extatiques ;
 " Il unit à leurs voix l'ardeur de ses cantiques ;

" Comme eux du Dieu suprême adorant la grandeur,
 " Le servir est sa gloire et l'aimer son bonheur.

A présent, lecteur, que nous avons parcouru tant de chemins raboteux et fatiguans, asseyons-nous un instant sur le gazon, et tout en nous reposant, voyons un peu l'histoire de l'édifice qui est sous nos yeux, avant d'en passer le seuil et d'examiner le détail de son intérieur.

Vers la fin du onzième siècle, St. Bruno, dégoûté de la vie du monde, vint s'établir, avec quelques compagnons dans ces montagnes. Avec les moyens que lui fournit Hugues, évêque de Grenoble, il y commença la bâtisse d'un monastère, à l'endroit même où est située aujourd'hui la Chapelle de Notre-Dame-de-Casalibus, c'est-à-dire, à-peu-près un quart de lieu plus haut que le couvent actuel. Par un désastre effroyable, ce cloître fut détruit en 1133. Toutes les cellules en furent renversées à l'exception d'une seule, par une terrible avalanche, et sept religieux furent ensevelis sous les débris.

Guigues, qui était alors général de l'ordre, ne perdit pas de temps, et ayant réuni les Chartreux de plusieurs couvents des environs, il établit une nouvelle communauté sur l'emplacement même de la Grande Chartreuse. Quelque temps après St. Anthelme y commença la partie de la bâtisse qui est dans le style gothique, et, plus tard, Marguerite, duchesse de Bourgogne, termina ce que celui-ci avait commencé. Mais divers obstacles s'opposèrent à l'accroissement de ce cloître. Il fut incendié jusqu'à huit fois, et ce ne fut qu'en 1676, après son dernier incendie, que son général, Dom Le Masson, le rendit tel qu'il apparaît aujourd'hui au voyageur. Il n'y eut pas que le feu qui troubla cet asile du repos de l'âme. La tempête des révolutions, qui l'avait, pendant quelque temps, tout-à-fait épargné, éclata bientôt avec plus de fureur que jamais, et alla se faire sentir jusqu'au sommet des Alpes. En 1792, les religieux reçurent l'ordre d'évacuer le monastère, et ces pauvres moines qui vivaient tranquilles au milieu de la solitude, se virent obligés de quitter leurs cellules pour aller chercher un refuge dans un pays plus chrétien. Ils furent séparés de leur retraite, l'espace de 25 ans, et ce ne fut qu'après beaucoup de démarches de la part du vicaire-général Dom Moissonnier, qu'en 1816 il leur fut permis de retourner à la Chartreuse et d'y reprendre leurs anciens exercices de piété.

F. G. M.

LA FIN AU NUMÉRO PROCHAIN.

MAXIMES.

Comme nous passons dans le temps pour aller à l'Eternité, il faut que nos actions la regardent toujours, afin qu'elle en soit la récompense après en avoir été l'objet.

Nous nous privons chaque jour d'autant de bonheur que nous omettons de bonnes actions.

Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions ; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente.

SS

Il faut se garantir du tourment des petites choses, c'est la maladie des gens heureux.

Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité, nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation.

Les nations non préparées font connaissance avec la liberté comme les sauvages avec la poudre, en se blessant.

Le malheur est le roi d'ici-bas, et, tôt ou tard, tout cœur est atteint de son sceptre.

UN SOUVENIR DU CAIRE.



Ly a deux ans, je visitais, au Caire, le palais des vice-rois d'Égypte, cette belle résidence de Choubrab, dont Méhémet-Ali a fait un paradis oriental. Mon guide était un artiste arménien qui connaissait le Caire comme s'il l'eût bâti. Nous entrâmes à Choubrab par la grande allée, sans égale au monde, où circulent, à travers les casinos ombragés, tous les oisifs du Caire : cavalcades d'officiers, musulmans suivis de leurs portepipes, femmes et esclaves aux longs voiles, élégantes et dandys du quartier franc, etc. Figurez-vous une lieue de sycomores et d'ébéniers gigantesques, formant une voûte impénétrable au soleil, et d'autant plus fraîche qu'on aperçoit à droite le sable du désert enflammé. A gauche, le Nil baigne d'immenses jardins et vient éclairer la promenade du reflet rouge de ses ondes.

Le palais est sur le fleuve même, en face de la plaine d'Embabel, qui vit la fameuse déroute des Mameluks. Le kiosque d'entrée, avec ses galeries peintes et dorées à profusion, nous transporta d'abord en pleines *Mille et une Nuits* : volières peuplées d'oiseaux de toutes couleurs, bains ruisselant à perpétuité, salles de réception décorées à la turque et garnies de meubles européens, dont le luxe impuissant s'efface devant l'éclat des tentures.

Les tableaux me frappèrent par leur singularité toute musulmane. Ce sont des panneaux, des dessus de porte et des caissons peints à l'œuf. On n'y voit, selon la règle du Coran, aucun être animé, si ce n'est quelques bêtes fantastiques, sphinx, dragons et dauphins. L'islamite qui représenterait une créature vivante, s' imagine qu'il serait condamné à lui céder son âme au tribunal du Prophète. Cependant les sièges et les batailles navales de la campagne d'Ibrahim en Grèce sont figurés dans les peintures de Choubrab. Mais sur les vaisseaux il n'y a pas un marin ; sur les forteresses, pas un soldat. Les boulets et les bombes se croisent comme par enchantement. On dirait de grandes machines de pierre et de bois, qui se combattent au moyen de ressorts invisibles. Rien de plus étrange et de plus original que ces fureurs de la guerre traduites par la nature morte.

Dans la salle de justice du pacha, je remarquai cette inscription assez étonnante pour Méhémet-Ali : *Soixante-dix heures de prières ne valent pas un quart d'heure de clémence.*

Je regardai mon guide en songeant au massacre des Mameluks, et je lui demandai si l'artiste-décorateur avait voulu faire une épigramme.

— C'est une touchante histoire, me répondit-il en rougissant. Je puis vous la raconter, car j'ai beaucoup connu cet artiste. Il était venu au Caire, jeune encore, et déjà renommé comme peintre à l'œuf. Employé par Méhémet à Choubrab, domestiques. Mais, dès le lendemain, le propriétaire lui donna congé pour cause de mœurs suspectes. — Vous êtes sans femmes, lui dit-il, et, à votre âge, vous devriez en avoir une demi-douzaine. Cette règle du Coran ébranla sa foi musulmane. Il déménagea, et consulta un de ses amis. On l'adressa à un *wékil* (entremetteur de mariages,) comme qui dirait votre M. Foy de Paris. Cet homme le promena des harems aux marchés d'esclaves, lui proposant vingt épouses par jour, à

50 ou 60 fr. par tête. Comme il les refusait l'une après l'autre, le *wékil* se frappa le front et eut une idée triomphante : — Par Mahomet, s'écria-t-il, j'ai votre affaire ; c'est un domestique turc, qui se mariera pour vous autant de fois que vous voudrez, devant le santon, devant le cadî, devant le prêtre cophte, et même devant le consul. Ce brave époux en fait son état depuis quatre ans, au service des Anglais, forcés, comme vous, de se conformer aux usages. Il ne prend que cent piastres (25 fr.) par mariage. Vous voyez que c'est pour rien. Dites un mot, je vous l'amène, et vous pourrez rentrer dans votre jolie maison. Le peintre, à ces tableaux qui déshonoraient sa religion, fut tenté de fouler aux pieds son turban. Il était résigné à rester garçon et à déménager tous les jours, lorsqu'il trouva un asile chez une famille chrétienne. Il y avait là une épouse charmante, qui lui révéla la noblesse et les douceurs du vrai mariage, et près d'elle une sœur plus charmante encore, qui peignait comme lui, si ce n'est mieux que lui-même, et qui acheva de le désenchanter sur le Coran. Bref, un mois après, l'artiste et la belle chrétienne échangeaient l'anneau nuptial au couvent des Franciscains. L'artiste avait abjuré l'islamisme, et lui et sa femme n'avaient de musulman que le bonnet turc, à la longue houppette et le tarbouk rouge aux tresses de soie. Malheureusement, les secrets s'éventent au Caire aussi bien qu'à Paris. L'abjuration du peintre arriva aux oreilles de Méhémet, qui le fit enlever de son palais d'été et jeter dans la noire prison des renégats. On lui rasa aussitôt le crâne, ne lui laissant qu'une mèche de cheveux, pour montrer sa tête au peuple, le jour où elle serait coupée. Ce jour-là n'eût guère tardé sans doute, si le Dieu qu'il invoquait n'eût été plus puissant que le Prophète.

Le lendemain de son arrestation, un jeune artiste se présenta au vice-roi pour continuer l'ouvrage interrompu. Il avait si peu de barbe, qu'on le prit pour un enfant ; mais il montra des essais tellement jolis, qu'on lui confia la suite des décorations. Il y surpassa son prédécesseur, et devint le favori du pacha. Celui-ci n'avait qu'un reproche à lui faire, c'était de quitter son travail chaque jour à midi. Or, à partir de cette heure, Méhémet ne pouvait sortir sans voir tomber à ses pieds une femme en pleurs, qui lui criait : — Grâce pour le renégat ! Ces infatigables instances avaient fini par l'ébranler. Il répondait à la femme : — Je consulterai le Prophète dans la prière. Et il renvoya enfin l'exécution du captif au jour qui terminerait l'œuvre de son successeur. O miracle ! Ce dernier travaille dès lors tant que le soleil dure, et achève en deux semaines l'ornementation de Choubrab ! Le vice-roi, enchanté, lui demanda aussitôt quelle récompense il désire : — La grâce du renégat ! s'écrie le peintre en tombant à genoux. Et, dans cette attitude, dans cette voix suppliante, sous le déguisement qui a trompé tout le monde, le pacha reconnaît la femme dont il a reçu tant de conjurations, l'épouse chrétienne de l'artiste prisonnier ! Elle lui montre en même temps la dernière inscription de son pinceau, celle que nous lisions tout à l'heure avec étonnement : *Soixante-dix heures de prières ne valent pas un quart d'heure de clémence !*

Méhémet, vaincu, releva l'héroïque femme et l'envoya chercher son mari en prison. . . .

— Et les voici tous deux devant vous ! ajouta une dame du quartier franc, qui, entr'ouvrant son voile, nous rejoignit à l'instant même.

Mon guide m'avait, sans se nommer, raconté sa propre histoire.

Je pressai, à double titre, la main de cet homme de cœur et de talent, et je continuai d'examiner ses ouvrages et ceux de sa femme, expliqués par eux-mêmes à ma juste admiration.

Leur chef-d'œuvre est, sans contredit, le pavillon ou kiosque de Choubrah. Les califes des *Mille et une Nuits* n'ont jamais eu de retraits plus délicieuse. Jugez par vos yeux de l'effet aérien, enchanté, féérique de cette tente aux arabesques byzantines, de ces colonnades qui encadrent autant de paysages que l'œil a de regards ; de cet enchaînement de minarets turcs, de frontons grecs, de fontaines jaillissantes, de bassins limpides, de canaux sillonnés de cages d'or, de feuillages étincelants de lumière, de citrons et d'oranges, et rékétés dans les eaux pures du Nil, endormies à leurs pieds. Ajoutez-y les draperies d'or et de soie flottant parmi les guirlandes de verdure et de fleurs. Voyez en esprit, et par un beau soir, le harem indolent du vice-roi traverser ces allées de citronniers taillées en quenouilles et de bananiers rayonnant comme l'émeraude la plus diaphane ; suivez cette foule éblouissante de parures jusqu'à l'immense bain de marbre blanc, rempli sans cesse par les gueules de crocodiles de la haute fontaine....

Quel est ce bruit pareil à celui d'un essaim d'oiseaux plongeant dans les ondes ? Ce sont les odalisques qui se jettent avec leurs peignoirs en crêpe de soie dans le vaste bassin du pavillon.

Et cet autre murmure qui décroît sur le canal embaumé de parfums ? C'est la cange dorée du pacha, conduite par vingt femmes armées d'avirons peints comme l'aile du pavillon royal.

Il va sans dire qu'à cette heure mystérieuse le palais de Choubrah est fermé à tout le monde ; mais ce que tout le monde peut voir et savourer durant le jour, ce sont les merveilles orientales que j'ai décrites, les jardins sans rivaux qui entourent la belle résidence, et où les fleurs et les pommes d'or sont multipliées à tel point, que celles-ci pleuvent littéralement sous les pas, et que l'Europe entière a moins de roses peut-être que les parterres de Méhémet-Ali et de son petit-fils Abbas-Pacha.

C. DE CHATOUVILLE.

(Musée des Familles.)

LES CHEVALIERS TEMPLIERS.



L'ORDRE du Temple prit naissance à Jérusalem, par la piété de Hugues de Paganis, de Godefroy de Saint-Amour et de sept autres soldats de la croix, dont les noms sont restés inconnus. Ils établirent entre eux une société pour défendre les pèlerins de la cruauté des infidèles, pourvoir à leur sûreté en route, et défendre la religion, et afin que rien ne les empêchât d'employer leur vie entière à ces œuvres de charité, ils s'y engagèrent par des vœux de monde, patriarche de Jérusalem, reçut leurs vœux de pureté, de chasteté, d'obéissance (1118,) et Baudouin II leur donna une maison, située près du Temple de Salomon, d'où ils tirèrent leur nom de *Chevaliers de la milice du Temple*. Leur pauvreté était extrême, et on nommait communément *les pauvres chevaliers* ceux qui, plus tard, par leur luxe et leur opulence, devaient s'attirer la haine des rois. Pendant dix ans, les premiers fondateurs demeurèrent seuls, mais Hugues de Paganis s'étant présenté au concile de Troyes (1128,) de manda une règle sous laquelle pussent vivre un grand nombre de compagnons. Saint Bernard écrivit ces constitutions, conformes à l'esprit du nouvel institut, et il adressa aux chevaliers une exhortation bien connue et où l'on retrouve toute la chaleur de son âme. Les Chevaliers-Templiers, par la formule de leurs vœux, promettaient aux religieux de Cîteaux, fils de saint Bernard, *aide et secours par paroles, par bonnes œuvres, même par les armes, comme étant frères et compagnons*.

Dès ce moment, l'ordre du Temple prit un accroissement prodigieux ; les richesses affluèrent dans ses préceptoires ; il comptait dans ses rangs les fils des plus nobles familles d'Europe, et Mathieu Paris assure qu'ils possédèrent, en peu de temps, plus de neuf mille maisons.

Pendant deux cents ans, cette prospérité se soutint ; mais vers le commencement du quatorzième siècle s'élevèrent de toutes parts des accusations contre une société puissante par ses richesses, redoutable par la bravoure de ses membres, odieuse par les vices qu'on lui imputait, et, calomnie ou jus-

ticie, ces imputations montèrent si haut que le grand-maître de l'ordre, Jacques de Molay et tout ses chevaliers, furent arrêtés en octobre 1307, par ordre de Philippe le Bel, roi de France. Le caractère peu honorable de ce souverain est resté jusqu'ici la meilleure justification des Templiers.

La procédure commença et fut longue, rigoureuse, armée de tous les moyens coercitifs qu'à cette époque la loi mettait en usage contre les prévenus. Voici quelques-uns des chefs d'accusation portés contre Jacques de Molay et ses compagnons :—Obligait-on ceux qui entraient dans l'ordre à renier Notre-Seigneur Jésus-Christ et à cracher sur le crucifix ?—Exposait-on, dans les réceptions solennelles et dans les chapitres généraux, une tête à longue barbe, en bois doré ou argenté, et cette idole recevait-elle les adorations des chevaliers ? S'étaient-ils ligüés avec les musulmans et particulièrement avec le *Vieux de la Montagne* pour faire perdre aux chrétiens la possession de la Terre Sainte ? etc.

La torture arracha aux malheureux chevaliers des aveux, que la plupart rétractèrent en montant sur le bûcher, préparé par eux dans une petite île de la Seine, qui forme aujourd'hui le môle du Pont-Neuf. Le grand-maître, en particulier, se défendit avec chaleur, mais en lisant les actes de ce procès, on remarque que cet homme, élevé à une position si haute, n'avait qu'une faible intelligence et un jugement peu solide. Un chevalier, nommé Pouzar de Gyriaco, défendit publiquement l'ordre, ayant pour conseils Renaud d'Orléans et Pierre de Boulogne, tous deux chapelains de l'ordre.

Il assure dans son plaidoyer, que les accusations dont ses frères tombaient victimes étaient le fruit de la haine de quelques infâmes, chassés de l'ordre à cause de leurs crimes, et il impute à l'excès des tourments les aveux faits par les chevaliers aux juges qui les avaient interrogés.

Ces efforts demeurèrent inutiles ; l'ordre entier périt. Les chevaliers des différentes nations, Anglais, Italiens, Espagnols, Allemands, furent poursuivis par les ordres du pape Clément V, la plupart furent condamnés à mort, les autres dégradés et emprisonnés.

Le grand-maître, toujours emprisonné, survécut à ses frères, ainsi que Guy, frère du dauphin d'Auvergne, Hugues Péraud, qui avait une des principales charges de l'ordre, et un autre, employé aux finances du roi. Ils furent menés au parvis de Notre-Dame (an 1313) ; là un de leurs juges annonça au peuple que ces quatre templiers étaient condamnés à une prison perpétuelle pour avoir confessé leurs fautes avec franchise. Mais, en entendant ces paroles, Jacques de Molay et Guy se levèrent, et dirent hautement que tout ce qu'ils avaient déclaré en leurs interrogatoires était faux. Ce mot courageux fut leur arrêt de mort ; livrés aussitôt aux juges séculiers, ils furent, le même soir, brûlés vifs, et soutinrent ce supplice avec une fermeté héroïque.

Leurs biens furent partagés entre Philippe le Bel, Ferdinand II, roi de Castille, et l'ordre de Saint Jean de Jérusalem.

Ainsi finirent les Templiers, laissant à l'histoire une énigme de plus, dont le temps n'apportera pas la solution.

Les Templiers portaient, en guerre, la cotte de mailles, la lance, l'épée, et, dans la maison, une robe et un manteau blancs, ornés d'une croix rouge.

ORDRE DE CALATRAVA.

Alphonse-le-Guerrier, roi des Espagnes, s'empara, en 1147, de la place de Calatrava, occupée depuis cinq cents ans par les Maures. Il la donna en garde aux Templiers, qui ne se croyant pas en état de résister aux Sarrasins, la remirent à Don Sanche, successeur d'Alphonse.

Ce prince fit annoncer que si quelque chevalier voulait entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété, mais nul n'osa se présenter. Alors, un religieux, nommé Didace Velasquez, moine de l'abbaye de Notre-Dame-de-Fitero, en Navarre, qui avait longtemps porté les armes, engagea son abbé à demander la ville au roi. L'abbé, nommé Raymond, y consentit, et la ville fut donnée aux religieux de Cîteaux, à condition qu'ils la défendraient contre les infidèles (1158.) Les deux religieux proposèrent au roi de fonder un ordre militaire pour la défense de cette ville, ce qui fut fait si promptement et avec tant de succès, que les Maures abandonnèrent jusqu'au dessein qu'ils avaient de l'attaquer.

L'ordre prit le nom de la ville de Calatrava, et fut gouverné par un grand-maître ; les statuts étaient austères, et les chevaliers rendirent de grands services à l'Espagne dans ses longues guerres contre les Maures. L'institut alla croissant en puissance jusqu'au règne de Charles-Quint ; mais alors, rendu inutile par l'expulsion des Maures, le titre de chevalier devint une dignité plus honorifique que réelle.

Outre les vœux ordinaires, les chevaliers faisaient vœu de défendre l'immaculée conception de la très-sainte Vierge.

Ils portaient un manteau blanc, orné d'une croix rouge fleurdelisée.

On comptait aussi en Espagne des religieuses de l'ordre de Calatrava.

Mme. EVELINE RIBBECOURT.

(Journal des Demoiselles.)

VOYAGE ET AVENTURES DE LOUIS-PHILIPPE.



A vie politique de Louis-Philippe ne relève point du *Musée des Familles* ; mais sa vie d'aventures et de voyages offre des épisodes qui rentrent dans notre cadre littéraire et anecdotique. Ses voyages surtout nous donnent l'occasion de révéler une des légendes les plus curieuses et les moins connues de ce siècle : la saga finlandaise, la *Fille du Troll*.

Louis-Philippe, comme on le sait, naquit à Paris, le 6 octobre 1773, de ce duc d'Orléans que la première république afféta. L'enfant eut Louis XVI pour parrain et Marie-Antoinette pour marraine. Le poète Bonnard fut son premier précepteur, sur la recommandation de Buffon ; mais il céda bien-tôt la place à Mme. de Genlis, toute-puissante alors dans la maison d'Orléans. Cette femme habile avait un immense défaut : elle manquait de cœur. Elle ne pouvait donc faire une critique plus sanglante de son élève, qu'en disant qu'elle le formait à son image. On sait le rôle de Philippe-Egalité dans la révolution. Il paya de sa mort celle de Louis XVI, votée par lui. Puisse cette expiation avoir suffi à la justice de Dieu ! Son fils aîné, devenu duc de Chartres, eut d'abord les illusions paternelles. Il suivit le club des Jacobins, et prêta le serment civique à Saint-Roch. Ce qu'il fit de mieux alors fut de sauver, à Vendôme, un homme qui se noyait. Il reçut pour cette action une couronne dont il envoya quelques feuilles à Mme de Genlis. Nommé maréchal de camp par Dumouriez,

avec son frère Montpensier pour aide, il combattit pour la France contre l'Europe, à Quiévrain, à Jemmapes, à Valmy, à Maëstricht et à Nerwinde. On a un peu oublié, en chantant ces exploits sur tous les tons, qu'ils se terminèrent par la fuite du jeune maréchal dans le camp autrichien, en compagnie de Dumouriez. C'est ici, d'ailleurs, que commence pour Louis-Philippe, duc d'Orléans par la mort de son père, une vie réellement merveilleuse de courage, de souffrance et d'habileté. Les romanciers n'inventeraient pas un prologue plus dramatique aux grandeurs qui attendaient l'âge mûr du prince. Seul, proscrit, sans argent, sans appui, sans ressource, il se met à courir le monde entier. Il se fait, pour vivre, professeur à Reichna u, et s'y distingue par cette facilité d'élocution qui ne l'abandonna jamais. Chassé par l'éclat de son nom d'un refuge encore trop élevé, il erre, d'exil en exil, à travers la Suisse, l'Allemagne, le Danemarck, la Norvège et la Finlande. C'est là que l'attendait l'étonnante et prophétique aventure, poétisée par la Saga nationale, que notre collaborateur a découverte et mise au jour :

LA FILLE DU TROLL.

C'était à la fin de mars de l'année 1795. L'hiver s'était ses derniers jours par des horreurs inaccoutumées. Ciel sombre et orageux, froid dur, vent glacial à travers les sapins dépouillés ; tout, dans la nature, éclatait en lugubres menaces, e. les hommes et les animaux s'enfuyaient éperdus vers leurs demeures souterraines.

Tout à coup, on vit apparaître, dans la plaine de Karessuando, trois traîneaux qui semblaient errer à l'aventure, tellement la neige avait effacé toutes les routes et même jusqu'à

tout vestige d'habitation humaine. Les chevaux tombaient de fatigue ; c'est en vain que leurs guides cherchaient à les ranimer de leur voix rauque et de leur fouet retentissant.

— Maudit pays ! monseigneur, nous sommes perdus ! grommelait un des personnages du second traîneau.

— Tais-toi, François, répliqua celui qu'il avait appelé monseigneur ; informe-toi plutôt s'il n'y a pas quelque habitation dans le voisinage où nous puissions nous réfugier.

Le cocher interpellé enfonça son bonnet sur son oreille gauche, s'essuya le nez, suivant l'usage, avec sa manche, prit son cheval par le mors, et, après tous ces préparatifs, répondit enfin sur le ton d'une parfaite tranquillité : — Non, il n'y a, dans le voisinage, aucune habitation où l'on puisse se réfugier.

Cette triste nouvelle jeta la consternation parmi les voyageurs.

— Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! cria toute la troupe au désespoir.

Mais voici qu'apparaît dans le lointain un spectre à la forme indécise, dont les yeux brillent comme deux tisons d'incendie, et dont la main velue semble faire signe aux étrangers de se diriger de son côté. N'était-ce pas un de ces nains si fameux dans les sagas du Nord, qui attiraient les voyageurs errants dans leurs cavernes pour les immoler aux sombres puissances ?

— François ! dit en s'élançant de son traîneau le plus jeune de la troupe, tu vois qu'on nous fait signe là-bas ; il faut y aller !

— Pour Dieu ! monseigneur, pas un pas de plus ! C'est ici le bout du monde ; ce signe qui nous appelle, c'est le signe du diable, le signe de l'enfer !

Le jeune homme s'arrêta. Le site en effet était d'un aspect si lugubre, qu'il hésitait à aller plus loin. Cependant il reprit courage, et fit encore quelques pas. Le spectre se dressa devant lui ; puis s'abîmant tout à coup dans la neige, il laissa voir aux voyageurs les traces d'une habitation souterraine. Ce n'était pas chose nouvelle pour eux ; ils avaient déjà rencontré, à Tornéa et à Muonioniska, de ces huttes profondes où la porte est si basse qu'il faut se traîner sur les mains pour y entrer. Mais celle qui se présentait alors devant eux ressemblait plutôt à la tanière d'un ours qu'à un refuge humain.

— Quel parti prendre ? Si c'était là une caverne de brigands, et qu'on m'y eût attiré pour m'assassiner ?

Ainsi pensait le jeune voyageur, et déjà il s'apprêtait à appeler ses autres compagnons, lorsque du fond de l'ancre une voix de femme, douce et pure, fit entendre ces paroles :

— Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte ! M. François-Etienne-Colin Guillemot, valet de chambre de son altesse royale le duc d'Orléans, se laissa tomber dans la neige, et embrassant les genoux de son maître : — Ah ! monseigneur, vous ne m'avez pas assez grondé de ne croire ni à Dieu ni à diable ; je le vois maintenant, il faut venir dans ce monde des esprits, pour bien connaître ce qui en est. N'est-ce pas que c'est le diable qui vient de prononcer votre nom ?

Le prince se penchait vers la caverne, comme pour écouter encore la voix qui avait frappée son oreille.

La voix reprit :

— Monseigneur le duc Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte !

Cette seconde invitation fit bondir les deux voyageurs.

— Eh bien, entrons, dit le prince, il faut que je sache quelle est cette bouche qui parle si purement notre langue, dans ce coin ignoré de la terre ; il faut que je voie cette femme qui paraît si familière avec les titres de mon sang !

Et le duc d'Orléans, suivi de François, se glissa dans la hutte souterraine. Cette hutte n'avait pas plus de cinq pieds de haut et environ douze pieds carrés. Elle était pavée d'une énorme dalle de granit dont un coin servait de foyer, sur lequel flamboyait un vieux tronc de pin. La fumée, refou-

lée par le vent qui soufflait du dehors, s'élevait en flots orageux et remplissait la hutte d'une vapeur mêlée de flammes et d'étincelles. Elle ressemblait par moment à un soupirail d'enfer. Deux lits, un banc, une chaise, une table, tel en était le mobilier, qui, du reste, était tenu avec une remarquable propreté.

Le duc n'eut rien de plus pressé que de chercher cet être mystérieux dont la voix et les paroles l'avaient si fort impressionné. Mais il n'aperçut d'abord que le spectre dont la main lui avait indiqué la route. C'était un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, à la mine chétive, au corps rabougri, mais le regard inspiré révélait un des grands trolls du Nord. François le prit pour le diable. A ses pieds se jouaient dans l'accord le plus fraternel un chat et un ours.

Pour toute réponse aux questions du duc, le vieillard secoua la tête, prononça quelques mots que personne ne comprit, et sortit de la cabane.

— Tuisko, mon père, n'est qu'un pauvre habitant de Karsessuando ; il prie humblement son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans de se regarder comme le bienvenu dans sa cabane, dit alors la douce voix qui avait si gracieusement invité les étrangers à y chercher un abri.

Le duc se retourna vivement du côté d'où venait la voix. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la lueur de la flamme il découvrit, dans le fond d'une alcôve une blanche et pure figure de jeune fille, telle que jamais il ne lui en était apparu dans les somptueux salons des Tuileries ou sous les frais ombrages de Versailles ! Elle était vêtue d'une robe de laine de Finlande, à raies bleues et rouges ; ses cheveux châtons flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus étincelaient, un charme indicible de jeunesse était répandu sur toute sa personne.

Le jeune prince la salua avec le même respect qu'il eût fait pour une princesse du sang.

— Monseigneur, poursuivit-elle toujours en français, nous vous attendions depuis longtemps. Hier soir, à huit heures trois quarts, mon père me dit : Je vais au-devant de cet illustre étranger, car le timon de son traîneau s'est cassé, ses chevaux sont morts de fatigue, et la tempête qui menace pourrait lui être fatale. Mon père est un sage, qui me dicte ce que son *Haltia* lui inspire.

— C'est, en effet, un homme bien extraordinaire, que votre père, mais ce qui me paraît plus extraordinaire, c'est qu'il soit votre père.

— Toi n'est pas la fille de Tuisko.

— Mon pressentiment me le disait. Une si belle fleur ne pouvait être née dans cet horrible désert.

— Prince, n'insultez pas au désert : les montagnes solitaires, les bois silencieux ont aussi leurs charmes. Savez-vous que pendant trois mois de l'année, nous pouvons lire la nuit sans lumière ? Alors le soleil ne se couche point dans le sein de la terre, il l'éclaire légèrement d'un baiser, et se relève glorieux sur l'horizon. Nous ne changerions pas les aurores boréales de nos hivers contre vos lourdes ténèbres de décembre. Je connais votre France, monseigneur, car c'était aussi ma France autrefois.

— Etrange jeune fille, dites-moi qui vous êtes ?

— En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Je vous en prie !

— Mon père est le Juif éternel, il a déjà passé deux mille ans ; mais moi, je n'ai pas encore accompli trois siècles.

Le duc fixait attentivement la jeune fille.

— Est-elle bien dans son bon sens ? se demandait-il en lui-même.

Mais Guillemot se rapprochant de lui : — Ecoutez, mon prince, je crois que nous ferions sagement de nous retirer au plus vite de ce diabolique repaire.

— Tu plaisantes ! voici notre hôte qui ramène nos amis !

En effet, le vieux Tuisko était rentré dans la cabane, suiv

du comte de Montjoie et des autres voyageurs qui accompagnaient le duc d'Orléans.

— Bonsoir, cher comte, dit le prince ; vous ne vous attendiez pas, je pense, à me trouver auprès d'un bon feu, causant avec une sorcière, avec une fée qui parle français aussi bien que pas un de nous.

Pendant que le comte de Montjoie racontait ses aventures, Toini servit le souper. Il consistait en une pièce de renne fumée, en poisson sec et en lait caillé.

— Belle Toini, dit le duc à la fin du repas, après votre propre histoire, je ne sais rien au monde qui puisse m'intéresser davantage que de voir votre père tomber en extase. Quand il est dans cet état, il doit lire sans doute dans le passé et dans l'avenir, et sur ces deux points j'aurais quelques éclaircissements à demander.

— Je vais lui faire part de votre désir, répondit Toini, mais je ne vous promets pas qu'il y satisfasse.

— Ceci pourrait-il décider votre père ? dit le comte de Montjoie en tirant sa bourse.

— Gardez votre or, seigneur comte, mon père n'en a que faire.

Un long colloque s'établit entre le père et la fille, le vieux Tuisko semblait résister opiniâtrément à ses instances ; enfin Toini l'emporta.

Alors on vit le troll s'avancer majestueusement au milieu de la chambre, et, d'un geste solennel, faire signe aux étrangers de prendre place sur le banc, le long du mur.

— Monseigneur, dit Toini, mon père exige d'abord que vous vous dépouilliez de tout ce que vous portez sur vous, en fer et en acier.

— Mort de ma vie ! nous séparer de nos armes ! s'écria Guillemot épouvanté.

— Absurde poltron ! fit le duc : qu'avons-nous donc à craindre de cette jeune fille et de ce vieillard rabougri ! Allez ! qu'on s'exécute et vous aussi, comte !

Le vieillard prit tous les objets des voyageurs et les cacha sous le pavé. Puis, il commença ses invocations ; mais tout à coup il s'arrêta et parut inquiet.

— Monsieur le comte, vous portez encore de l'acier ! dit Toini.

Le comte, un peu confus, tira de sa poitrine un petit poignard qu'il y tenait toujours caché.

— Ce monsieur n'a pas livré non plus tout son acier.

— Moi ! fit Guillemot.

— Oui, répliqua sèchement Toini.

En effet, Guillemot avait conservé un tire-bouchon.

Quand le troll eut ainsi fait disparaître tous les obstacles, il se lança à pleine carrière dans les voies de l'inspiration, et la jeune fille traduisit fidèlement les paroles sublimes qui sortaient de son âme.

— Mon esprit me transporte, s'écriait-il, mon désir s'élève dans ma pensée ; je veux commencer des *runes*, je veux chanter. . . .

— Homme sage, dit alors le duc d'Orléans, j'ai une mère, et cette mère s'appelle la France ; elle est malade ; de perfides médecins conspirent sa mort. Dis-moi quel sera son destin ?

Et le vieux Tuisko, dont les accents avaient été jusqu'alors pleins de calme et de mélancolie, s'exalta tout à coup. Son verbe devint strident et impétueux, son geste convulsif, ses yeux rayonnants d'un éclat sauvage. Tout son être se transfigura ; il était manifeste que l'esprit du *tietaja* en avait pris possession. Aussi, les Français, qui l'avaient écouté d'abord avec un sourire d'incrédulité, ne pouvaient plus se défendre d'une sorte de religieuse terreur. De son côté, la belle Toini, qui était en rapport plus immédiat avec le troll, se laissait gagner à son enthousiasme ; elle était haletante, échevelée ; on eût dit une de ces sybilles dont les sages du Midi racontent les frénétiques ardeurs.

Ta mère est malade, reprit le sorcier. Quelle est donc ton audace, ô maladie, d'avoir osé l'attaquer ?

— O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

— O forêt ! viens avec tes bêtes superbes ; viens avec tout ton peuple ; Perkele, viens avec toute ta maison. Lac, viens avec les fils de ta race ! Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné !

— Mais, si ce n'est assez, quelle autre puissance invoquerais-tu encore ? Est-il dans le monde, des hommes, enfants des vieux siècles, des hommes éternels ? Surgis de la terre, ô mère de la terre ! surgis du champ, seigneur éternel ; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs !

A mesure que Tuisko déroulait ses invocations, sa voix devenait plus orageuse, ses gestes plus saccadés. Il frappait du pied, il battait des mains ; ses cheveux se dressaient sur sa tête et sa bouche écumait.

— J'aperçois au loin, reprit-il d'une voix profonde mais brisée, j'aperçois une terre rayonnante de verdure et de beauté (la France.) Voici des bois touffus, de hautes montagnes, des plaines riches de fruits.—Quelles cités splendides s'élèvent de toutes parts ! Mais, hélas ! les fleuves qui les baignent sont rouges de sang, les ruisseaux sont rouges de sang, les sources sortent rouges de sang (la Terreur).—Une noire fumée enveloppe les châteaux et les palais.—Les hommes sont armés de haches et de coutelas.—Quelle est cette foule sinistre qui s'avance ? — Les armées s'entre-choquent, le cheval de la mort galope de rang en rang (la guerre européenne).—Horreur ! horreur !—Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles.—Il s'élance, il brise sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire.—Et le voilà sur un trône (Napoléon !)—C'est beau, c'est divin ! — la foule gronde encore.—Les pierres du diadème se brisent, et le serpent qui y était caché va mordre au cœur le héros qui le porte.—Le feu dévore la terre.—Le Nord s'ébranle (l'invasion).—D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vainqueur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe percé de mille coups, comme un globe de feu éteint dans la tempête.—Et la terre reverdit, et les feuilles dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure ; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle tombé (la Restauration).—Plumes merveilleuses ! des hommes nouveaux s'en emparent et ils écrivent avec elles une histoire, une histoire éternelle.—Et cependant la mer fatale n'a pas encore épuisé ses orages.—Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite (la révolution de Juillet).—Un jeune prince, celui que je vois là, devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde.—C'est lui qui remettra entre les mains des héros les plumes du grand aigle, afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue. . . . Que veut dire ce signe ?—Mais les ombres enveloppent ma pensée ; mon esprit m'abandonne ; étrangers, adieu ! adieu !

Et le vieillard se tut, et il retomba anéanti sur le pavé, d'où il ne se releva enfin qu'après de longues heures d'un sommeil convulsif. . . .

Trois semaines après la scène que nous venons de décrire, nous retrouvons encore les illustres voyageurs à Karesuando.

— Je ne m'étonne pas, disait Guillemot à part lui, que monseigneur se plaise ici. Quelle mauvaise étoile a jeté là sur nos pas cette étonnante sirène ? J'en suis moi-même tout ensorcelé.

Cependant la troupe voyageuse avait trouvé dans les environs une habitation plus commode que la hutte du troll ; mais Guillemot avait raison : le duc faisait de fréquentes visites à

cette hutte : souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur les montagnes.

Un beau jour d'avril, ils erraient tous les deux sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale, qui règne depuis neuf siècles sur le peuple chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande et lui disait :

— Vous êtes Française, Toini, et, de plus, vous êtes Parisienne. Je l'ai deviné, depuis longtemps, à la langue que vous parlez et à votre prononciation si pure, si distinguée. Mais, dites-moi, d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur vos lèvres ?...

— C'était mon nom. Il m'avait été donné d'après celui de la reine, car...

— Car ?... Oh ! poursuivez, je vous en supplie ; je suis impatient de savoir qui vous êtes.

— Car la reine était ma marraine....

— O Dieu ! qui donc rencontré-je ici, sous ces vêtements grossiers, dans ces lieux sauvages ! Destin, que tes jeux sont cruels !

— Moins cruels encore que les hommes, monseigneur. Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Elle était belle. Vous devez avoir vu ce teint d'une admirable blancheur et cette expression indéfinissable de noblesse, qu'on ne rencontre que dans les anciennes familles de Normandie. Un prince du sang conçut une passion pour ma mère. Elle eut la faiblesse de l'aimer à son tour, et dut cacher avec moi son malheur dans la fuite. Vingt billets nous poursuivirent d'asile en asile, portant ce mot fatal : — *Vengeance* !

— Arrivées au Havre : — Antoinette, me dit ma mère, il faut quitter la France, nous y chercherions en vain le repos. Allons sur le port, et montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage ; et quelques semaines après nous abordâmes à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler ; nous étions en Finlande, à Uléaborg.

— Et les billets, les billets ? s'écria le duc d'Orléans.

— Les billets !... grand Dieu ! pourquoi en parler ? Ma mère bien-aimée dort depuis quatre ans de son éternel sommeil dans le cimetière d'Uléaborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisko m'a recueillie, m'a consolée, et, dans ces déserts de neige, il me tient lieu de père.

— Prenez ce médaillon, mon prince, ajouta Toini ; c'est le seul héritage que j'aie reçu de ma mère, c'est mon plus grand trésor : il renferme un morceau de la vraie croix. Tant que vous le porterez sur votre cœur, vous ne craignez ni Peau, ni l'air, ni le feu, ni les balles, ni le poignard des assassins.

— Merci ! mon enfant, ce médaillon chéri ne me quittera pas un seul instant de ma vie. Mais laissez-moi voir aussi les billets ?

— Pourquoi cette pâleur, mon prince ?... Les voilà, ces billets ; je les porte toujours sur moi : il enveloppe une boucle des cheveux de ma mère... ma pauvre mère !

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O enfer ! s'écria-t-il, c'est l'écriture de mon père !....

En revenant de Finlande en Norvège, incognito, le prince exilé se crut trahi et perdu. Sur son passage, aux environs de Christiania, un cocher se mit à crier : « *La voiture du duc d'Orléans !* » Le proscrit, maître de lui-même, s'aperçut heureusement que cet homme ne le regardait pas. Il lui demanda en simple curieux la raison de son cri. — Ma foi, répondit le cocher, sans le reconnaître, quand j'étais à Paris, je ne sortais jamais de l'Opéra sans entendre crier : *la voiture du duc d'Orléans !* Ce cri m'est revenu, et je l'ai répété tout à l'heure à propos de rien. Le prince respira, et poursuivit sa route.

Reconnu et menacé à Stockholm, Louis-Philippe passa de la Germanie en Amérique (1796). Ses frères, Montpensier et Beaujolais, l'y rejoignirent pour racheter la tête de leur mère captive depuis 1793, et tous trois parcoururent ensemble le Nouveau-Monde. Washington les reçut avec grâce, à son domaine de Montvernon. Dans les régions sauvages, le duc d'Orléans sauva un vieillard en le saignant à propos, ce qui le fit regarder comme un dieu par les Yankees. Le Dieu voyageait à pied, hantant les auberges les plus modestes, payant son séjour dans les villes ou son passage sur les navires, en leçons de dessin, d'orthographe et de langues, couchant ordinairement sur la paille, les pieds tournés vers un grand feu.

A Bairdstown, un aubergiste, pressé par l'heure, refusa sa porte à l'humble mine des trois princes (Louis-Philippe était alors fort malade,) et les quitta pour courir à un spectacle forain, « qu'il ne voulait pas manquer, dit-il, quand même un roi serait son hôte. » Devenu roi, trente-quatre ans après, Louis-Philippe envoya une belle horloge à Bairdstown, en rappelant cette aventure à l'évêque Flaget.

Il habita les wigwams des Indiens Senèques, y perdit son chien Franz, revint le chercher à travers mille périls, vit la cataracte de Niagara, en suivit les rives, portant son bagage sur le dos, bagage moins lourd que la royauté (ben est souvent convenu depuis,) « passa quatorze nuits dans les bois, dévoré d'insectes, exposé aux ours, aux serpents, mouillé jusqu'aux os, et diant de porc salé avec du pain de maïs, » fut surpris à Philadelphie par la fièvre jaune, sans un écu pour continuer son voyage ; repartit pour l'ouest de l'Union, avec quelque argent envoyé par sa mère, fit une chute grave à Carlisle, se saigna lui-même dans un cabaret, fut supplié par les habitants d'exercer la médecine chez eux, s'embarqua pour la Havane en 1798, et rentra en Europe au moment où Bonaparte confisquait la Révolution.

Louis-Philippe garda jusqu'à son dernier jour un souvenir prodigieux de ses courses lointaines. Dernièrement, un Anglais lui demandait à quelle époque il avait quitté Hambourg ? — « Le 24 septembre 1796, répondit-il sans hésiter, à bord de l'*American*, capitaine Ewingt. La traversée dura vingt-sept jours. »

On connaît son retour en France, sa conduite sous la Restauration, son élévation au trône par une émeute, sa chute par une émeute semblable, et sa mort en exil, pareille à celle du roi qu'il avait remplacé. Ces grandes leçons de la Providence appartiennent à la politique et, à ce titre, doivent nous rester étrangères.

BIBLIOGRAPHIE.

DEAFNESS PRACTICALLY ILLUSTRATED, by James Yearsley, M. R. C. S. E. 3d Edition, London, John Churchill & S. Highley.

DE toutes les infirmités qui affligent l'espèce humaine il n'en est pas de plus triste que la surdité ; et cependant cette maladie a été jusqu'à ce jour délaissée par les grands talents, et trop souvent abandonnée aux empiriques et aux charlatans. M. Yearsley paraît s'être consacré sérieuse-

ment à l'étude de cette terrible affection, et l'ouvrage qu'il a publié renferme des aperçus souvent neufs et toujours intéressants sur l'organisation de l'ouïe. Le malade y trouvera la perspective d'une guérison qu'il n'espérait plus, et le praticien le résultat de travaux consciencieux, qui doivent jeter une heureuse clarté sur les fonctions d'un organe si peu connu jusqu'à ce jour.

A NOS LECTEURS.

DANS une de nos livraisons précédentes, nous annoncions avec peine la discontinuation probable de l'*Album Littéraire et Musical* à la fin de la présente année, et, avouons-le, ce n'était pas sans hésitation et sans de bien vifs regrets que nous manifestions une semblable résolution. L'*Album*, en passant entre nos mains, avait reçu, pour ainsi dire, une nouvelle vie que le zèle et l'activité de son premier propriétaire avaient peine à lui conserver. Nous l'avions traité en enfant chéri, nous avons partagé avec lui le fruit de nos économies, nous nous appauvriions pour le réchauffer et lui conserver l'existence. Il nous semblait qu'il pouvait y avoir quelque avantage pour nos concitoyens à voir vivre au milieu d'eux une publication, qui rappellât les gloires littéraires de notre ancienne mère-patrie pour laquelle nous devons toujours conserver de l'estime, de l'intérêt et de l'amour, et qui en même temps pût servir de recueil aux bons essais littéraires et historiques que nos propres compatriotes livreraient à la publicité pour l'honneur de leur pays. Nous avons donc adopté l'*Album*, et ce n'était certes pas pour lui dire si tôt: "Enfant d'adoption, deux ans je t'ai soutenu; va maintenant, je n'ai plus d'aliments pour toi; tu es condamné à la mort; tu as vu la fin de tes jours!"

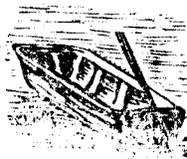
Non, amis lecteurs, notre tâche ne devait pas finir si tôt; nos sacrifices devaient se continuer. Un trop grand nombre de nos compatriotes ont manifesté leur chagrin de voir s'éteindre la vie de notre *Album*, nos confrères de la Presse Canadienne ont trop bien manifesté combien il les peinerait de voir tomber l'unique journal littéraire qui soit au pays, pour que nous ne revenions pas de notre détermination, et pour que nous ne redoublions point nos efforts qui, si nous en croyons la voix publique, n'ont pas été absolument sans mérite. Oui, on a reconnu du mérite dans notre recueil, et surtout on l'a trouvé toujours fidèle à son épigraphe: "La mère en permettra la lecture à sa fille." Nous avons donc aujourd'hui plus que des promesses à faire à nos lecteurs, nous avons un passé pour garant de l'avenir; nous nous recommandons par des faits et non par de simples paroles; et du reste, nos confrères de la presse avec une bienveillance pour laquelle nous ne saurions leur être assez reconnaissant, ont souvent et puissamment appuyé nos efforts. Espoir donc et persévérance.

Tout considéré et reconsidéré, nous nous déterminons à ne pas donner à notre publication Littéraire et Musicale le coup de mort dont nous la préservons depuis deux ans. Ce sera à nos compatriotes, aux Canadiens à dire s'ils veulent le contraire; ils n'auront pour cela que la tâche bien facile de ne pas souscrire à notre publication. Mais qu'ils se souviennent qu'un peuple sans littérature est un peuple mort, qu'il est déjà à moitié esclave, et que prétendre que notre population est incapable d'alimenter un journal comme l'*Album*, c'est dire qu'elle n'est pas susceptible de goûter les beautés de la langue française, et qu'elle veut faire le sacrifice d'une langue qu'elle défend si courageusement depuis trois quarts de siècle. Mais il n'en sera pas ainsi, nous en sommes sûr. Notre liste de souscription va bientôt tellement se grossir que nous serons à même, non seulement de maintenir l'*Album*, mais encore de lui donner de nombreuses améliorations que nous désirons tant et que le défaut d'encouragement a seul retardées jusqu'à ce jour.

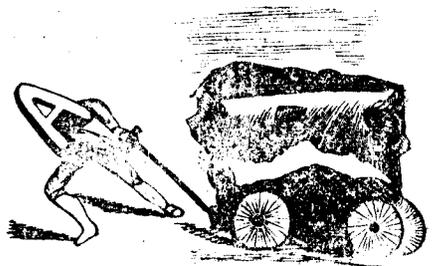
Nos confrères de la Presse nous accorderaient une faveur, et feraient en même temps une œuvre patriotique, en continuant à nous seconder dans nos travaux, et nous aidant de toute leur influence. Car comme ils le savent bien, l'*Album* n'est pas une affaire de spéculation, et nous entendons bien employer le peu de ressources qu'il pourra nous fournir, à l'embellir et l'améliorer de différentes autres manières. Nos agents voudront bien aussi ne pas nous oublier, et contribuer pour leur quote-part au soutien de cette publication.

Plusieurs pièces de musique nouvelle que nous attendions de France, par la voie de New-York, sont arrivées trop tard pour nous permettre d'en publier une dans la livraison d'aujourd'hui. Nous donnons par compensation quatre pages de matières de plus que de coutume pour remplir cette lacune.

R E B U S .



D E M A N D E



Explication des REBUS de la dernière Livraison.

No. 1.—Moïse sauvé des eaux.—Mot ISE sauve E des eaux.

No. 2.—Le caractère change en grandissant.